Kant se serait-il déclaré bahá'í ?

« Les leçons de Saint-Jean-d'Acre »
– ma lecture de quelques extraits

Collage théologique,
Naïsa L. Delbos, septembre 2021.

KANT SE SERAIT-IL DÉCLARÉ BAHÁ'Í ?

LES LEÇONS DE SAINT-JEAN-D'ACRE – MA LECTURE DE QUELQUES EXTRAITS

Collage théologique, Naïsa L. Delbos, septembre 2021.

Le sous-titre indique le véritable propos de cet article, celui de partager la lecture de certains extraits des paroles d'ʿAbdu'l-Bahá (1844-1921), offertes dans *Les leçons de Saint-Jean-d'Acre*[1] en réponse aux questions de Laura Clifford Barney. Bien entendu, le titre lui-même – si Kant (1724-1804) se serait déclaré bahá'í – est une boutade, car le fameux dernier souffle de Kant, « Es ist gut », en février 1804, précéda de treize ans la naissance de Bahá'u'lláh (1817-1892), le fondateur de la religion bahá'íe et père d'ʿAbdu'l-Bahá.

Mais l'anecdote n'est pas tout à fait fortuite : ayant réalisé une profonde révolution dans la métaphysique, Kant aboutit au constat de l'impossibilité pour la connaissance théorique d'atteindre « le but final auquel se rapporte la spéculation de la raison dans son usage transcendantal [qui] comprend trois objets : la liberté de la volonté, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu[2] », « objets » dont Kant, poursuivant ses recherches, en redécouvre la présence à la racine de la nature humaine. ʿAbdu'l-Bahá est tout aussi clair quant à l'infranchissable distance qui sépare l'être humain de Dieu : […] *la réalité de la Divinité, la substance de l'Essence d'Unité, est pure sainteté et absolue sanctification, c'est-à-dire qu'elle est au-dessus et au-delà de toute louange. L'ensemble des attributs suprêmes du degré des choses existantes n'est, pour ce degré suprême, que pure imagination : c'est une chose invisible, inaccessible, incompréhensible, une essence absolument indescriptible […]* [3]

---

[1] ʿAbdu'l-Bahá, *Les leçons de Saint-Jean-d'Acre*, recueillies par Laura Clifford Barney et traduites du persan par Hippolyte Dreyfus, Presses Universitaires de France, 1984, Paris.
La liste de tous les ouvrages cités se trouve à la fin de l'article. Ces ouvrages sont désignés par des abréviations utilisées dans les références de bas de page. Ainsi, Les leçons de Saint-Jean-d'Acre d'ʿAbdu'l-Bahá seront désignées par *Leçons*. Les chapitres des Leçons seront indiqués par leur numéro en chiffres romains et leur titre, comme dans l'édition des Presses Universitaires de France.

[2] *CRPure II, Méthodologie transcendantale, chapitre II. Canon de la raison pure, 1re section.*

[3] *Leçons, XXXVII, La Divinité ne peut être connue que par l'intermédiaire des manifestations de Dieu.*

L'anecdote fait aussi référence à bien d'autres questions communes à la pensée bahá'íe et à celle de Kant : l'éminence de la raison, le libre arbitre, la vertu, la bonne volonté, la paix perpétuelle, l'éducation universelle, l'établissement d'une autorité mondiale, le progrès de l'histoire de l'humanité, une forme de justice rétributive, la peine de mort, et bien d'autres. Cela étant, si leurs idées convergent sur certains aspects, sur d'autres elles divergent et même s'opposent. Quoi qu'il en soit, l'objectif fort modeste de cet article est de mettre de brèves observations de Kant en contrepoint d'un nombre limité d'extraits librement choisis des *Leçons* pour tenter de peut-être mieux comprendre la pensée d'ʻAbdu'l-Bahá. La principale raison de ce contrepoint est la conviction partagée par ʻAbdu'l-Bahá et Kant selon laquelle il est impossible pour l'homme de connaître Dieu et, en même temps, sur la nécessité de reconnaître l'existence de Dieu pour comprendre le devoir impératif de chaque être humain : le devoir de chercher le bien en soi-même et de contribuer à l'établissement du Royaume de Dieu sur Terre.

ʻAbdu'l-Bahá conclut l'une des leçons en disant : *Bénis sont ceux qui réfléchissent* ![4] Essayer autant que faire se peut de réfléchir afin de comprendre le propos d'ʻAbdu'l-Bahá, cela requiert souvent l'appréhension de mots, de concepts, qui sont comme des joyaux que l'on peut admirer de différents angles. Prenons une phrase telle que : *L'essence profonde des choses est inconnue ; seules, ses qualités le sont.*[5] On peut avoir le sentiment, tant elle est simple et directe, de la comprendre, et même, si l'on veut, on peut simplement l'accepter puisqu'elle est dite par ʻAbdu'l-Bahá ; mais que faut-il véritablement entendre par l'essence profonde des choses ? Comment faire en sorte de profiter de la bénédiction que méritent ceux *qui réfléchissent* ? Peut-être en quittant le texte des *Leçons* pour visiter des questions similaires formulées autrement, puis revenir vers les paroles d'ʻAbdu'l-Bahá pour tenter de

[4] *Leçons, XX, De l'utilité du baptême.*
[5] *Leçons, LIX, La connaissance de Dieu.*

mieux les appréhender. Enfin, cet article cite souvent partiellement les quelques extraits choisis, toujours pour essayer d'aller au plus près du sujet en cause ; aussi, nombreuses leçons et réflexions passionnantes d'ʻAbdu'l-Bahá sont passées sous silence, n'étant pas dans le cadre des questions abordées ; en vérité, un esprit curieux ne pourra pas se passer de l'indispensable lecture des *Leçons* dans leur intégralité.

Les *Leçons* ne constituent pas un traité, ce sont des entretiens informels comme le souligne l'introduction de 1981 : « […] La plupart de ces causeries sont courtes. Toutes portent l'empreinte de la conversation. Toutes donnent des images lucides et concrètes pour clarifier des sujets difficiles. L'humour allège le sérieux […] ». Aussi, dans l'introduction de la première édition, Laura Clifford Barney nous dit : « Lors de mes différents séjours[6] à Saint-Jean-d'Acre, ces conversations furent sténographiées en persan, pendant qu'ʻAbdu'l-Bahá parlait, sans la moindre idée alors de les publier, mais uniquement afin que je pusse les conserver pour des études ultérieures. » Les paroles d'ʻAbdu'l-Bahá, adressées à Laura Clifford Barney dans la leçon XLIV sont révélatrices de l'état d'esprit qui s'établit dans leur relation :

« Grâce à Dieu, vous êtes venue ici, et vous avez rencontré les serviteurs de Dieu ! Avez-vous senti en eux autre chose que le parfum du contentement de Dieu ? Non certes ! Avec vos propres yeux vous avez vu combien, nuit et jour, ils travaillent et ils luttent, qu'ils n'ont d'autre but que la proclamation de la parole de Dieu, l'éducation des hommes, l'amélioration des masses, les progrès spirituels, la promulgation de la paix universelle, la bonne volonté pour toute l'humanité, la bienveillance envers tous les peuples, qu'ils ne veulent que se sacrifier pour le bien-être des hommes, se détacher des avantages matériels, se dévouer aux vertus de l'humanité ! [7] »

[6] En 1904, 1905 et 1906.

[7] *Leçons, XLIV, Les reproches adressés aux prophètes dans les saintes Ecritures.*

Tout en portant l'empreinte de la conversation et n'étant pas en principe destinées à la publication, les *Leçons* constituent cependant une œuvre théologique dense, et même si elles couvrent un très grand nombre de thèmes qui ne sont pas en eux-mêmes de nature théologique, comme, par exemple, les modifications des espèces ou les grèves, l'inspiration théologique est présente en filigrane dans tous les chapitres, quelles que soient les questions traitées, si l'on considère, comme Thomas d'Aquin (saint Thomas d'Aquin, 1225-1274), qu'en théologie « tout ne se traite qu'au point de vue de Dieu, soit que l'objet envisagé se confonde avec Dieu lui-même, soit qu'il ait rapport à Dieu comme principe ou à Dieu comme fin.[8] »

Voici un premier choix de deux extraits :

« […] l'arbre du bien et du mal[9], c'est le monde humain ; car le monde spirituel et divin est uniquement bon et absolument lumineux, tandis que dans le monde humain, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal ont une existence opposée. […] cet attachement de l'esprit au monde humain fut la cause que l'âme et l'esprit d'Adam furent conduits du monde de la liberté à celui de la servitude, et qu'ils se tournèrent du royaume de l'unité vers le monde humain. Et lorsque son esprit et son âme entrèrent dans le monde humain, Adam sortit d'un paradis de liberté pour tomber dans un monde de servitude. Après avoir été dans les hauteurs de la sainteté et du bien absolu, il entra dans le monde du bien et du mal.[10] »

[8] *Somme, tome premier, question 1.*

[9] Genèse 2 : 22 L'Éternel Dieu dit : Voici l'homme est devenu l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement.

[10] *Leçons, XXX, Adam et Eve.*

« […] la philosophie consiste à comprendre la réalité des choses, comme elles existent, selon la capacité et le pouvoir des hommes. Et pour la réalité contingente, il n'y a pas d'autre ressource que de comprendre les attributs de l'Eternel selon les capacités humaines. Le mystère divin est au-dessus de la compréhension des êtres ; tout ce qui parvient à l'imagination, c'est cela que l'homme comprend ; et le pouvoir de compréhension de l'homme ne s'applique pas à la réalité de l'Essence divine. Tout ce que l'homme est capable de comprendre ce sont les attributs divins, dont l'éclat brille et apparaît dans le monde et dans l'âme des hommes.[11] »

Adam sortit d'un paradis de liberté pour tomber dans un monde de servitude : en ce bas monde l'homme est soumis aux contingences de la nature et de la morale, car après *les hauteurs de la sainteté et du bien absolu*, quittant *un paradis de liberté*, il se retrouve *dans le monde du bien et du mal*. Ici, *liberté* ne signifie certes pas le libre arbitre, cette contingence première, à la fois magnifique et tragique, qui est le propre de l'être humain, qui procède de la chute *dans un monde de servitude* ; par *paradis de liberté*, par la beauté poétique de ces deux mots, 'Abdu'l-Bahá se réfère clairement à une réalité qui est *au-dessus de la compréhension des êtres*, à laquelle la *compréhension de l'homme ne s'applique pas*, et qui dépasse tout effort philosophique dont le propos n'est autre que de *comprendre la réalité des choses, comme elles existent, selon la capacité et le pouvoir des hommes*.

Dans plusieurs leçons, 'Abdu'l-Bahá parle du chemin qu'il faut emprunter pour s'approcher du *mystère divin au-dessus de la compréhension des êtres* ; on y reviendra, mais à présent une observation de Kant, déjà mentionnée plus haut, mais reformulée par lui dans une fameuse note de bas de page, mérite d'être rappelée : « La métaphysique n'a pour objet propre de ses recherches que trois idées, Dieu, la liberté

[11] *Leçons, LIX, La connaissance de Dieu.*

et l'immortalité […] Tout ce dont cette science s'occupe d'ailleurs n'est pour elle qu'un moyen d'arriver à ces idées et à leur réalité. Elle n'en a pas besoin pour étudier la nature, mais pour sortir de ses limites.[12] » Quelle est cette liberté qui fait l'objet des recherches métaphysiques autant que Dieu et l'immortalité, ces trois idées dont la métaphysique a besoin pour « sortir de ses limites », et ainsi, pourrait-on dire, viser ce qui *est au-dessus de la compréhension des êtres* ? Kant explique : « J'entends […] par liberté, dans le sens cosmologique, la faculté de commencer par soi-même un état, dont la causalité ne rentre pas à son tour, suivant la loi naturelle, sous une autre cause qui la détermine dans le temps. La liberté est en ce sens une idée purement transcendantale qui d'abord n'emprunte rien de l'expérience, et dont ensuite l'objet ne peut être déterminé dans aucune expérience, parce que c'est une loi générale, même pour la possibilité de toute expérience, que tout ce qui arrive doit avoir une cause, et que par conséquent la causalité des causes qui elles-mêmes arrivent ou commencent d'être, doit aussi à son tour avoir sa cause ; ce qui transforme tout le champ de l'expérience, aussi loin qu'il peut s'étendre en un champ de pure nature. Mais, comme de cette manière on ne saurait arriver dans la relation causale à aucune totalité absolue des conditions, la raison se crée l'idée d'une spontanéité qui peut commencer d'elle-même à agir, sans qu'une autre cause ait dû précéder pour la déterminer à l'action suivant la loi de la liaison causale. Il est surtout remarquable que c'est sur cette idée transcendantale [qui n'emprunte rien de l'expérience] de la liberté que se fonde le concept pratique [qui concerne l'action] que nous en avons, et que c'est là que réside le nœud des difficultés qui ont jusqu'ici environné la question de sa possibilité. La liberté dans le sens pratique est l'indépendance de la volonté par rapport à la contrainte des penchants de la sensibilité. […] On voit aisément que, si toute causalité dans le monde sensible n'était que nature, chaque évènement serait déterminé par un autre dans le

[12] *CRPure I, Dialectique transcendantale, livre premier, 3e section.*

temps suivant des lois nécessaires et que, par conséquent, comme les phénomènes, en tant qu'ils déterminent la volonté, devraient nécessiter chaque action comme leur suite naturelle, la suppression de la liberté transcendantale anéantirait en même temps toute liberté pratique.[13] » En d'autres mots, la relation entre le libre arbitre ou « indépendance de la volonté » et la liberté transcendantale est une relation intime, en tant que causalités originelles, et subordonnée, car la liberté pratique procède de la liberté transcendantale.

La liberté propre au monde spirituel et divin, *uniquement bon et absolument lumineux*, et la liberté cosmologique, « causalité des causes qui elles-mêmes arrivent ou commencent d'être », expriment, avec un vocabulaire différent, l'idée d'une cause première de l'existence, « purement transcendantale », et l'idée des *hauteurs de la sainteté et du bien absolu* ; ce sont les fondations et de « l'indépendance de la volonté par rapport à la contrainte des penchants de la sensibilité » et des bonnes actions de l'homme, c'est-à-dire de la morale.

À propos du verset du Kitab-i-Aqdas[14] : « … et quiconque en est privé s'est écarté du bon chemin, même s'il a accompli toutes les bonnes actions possibles », 'Abdu'l-Bahá dit :

« Le sens de ce verset sacré est que la base du succès et du salut est la connaissance de Dieu ; après la connaissance de Dieu viennent les bonnes actions qui sont le fruit de la foi […] son sens est que, l'essentiel, c'est la connaissance de Dieu, les bonnes actions en dépendent.[15] »

---

[13] *CRPure II, Dialectique transcendantale, livre deuxième, chapitre II, 9e section, III.*

[14] « Kitab-i-Aqdas signifie "Livre le plus saint". Ce document révélé par Bahá'u'lláh en 1873, alors qu'il résidait dans la maison de 'Údí Khammár [maison où Bahá'u'lláh vécu ses dernières années], est considéré comme le livre-mère de sa révélation. » Louis Hénuzet, *Introduction à l'étude du Kitab-i-Aqdas.*

[15] *Leçons, LXV, Commentaire sur un verset du Kitab-i-Aqdas.*

De son côté, Kant s'exprime de manière analogue et cependant divergente : « Mais quand la raison est parvenue à ce point sublime, je veux dire au concept d'un être premier et unique, comme souverain bien, elle n'a pas le droit de faire comme si elle s'était élevée au-dessus de toutes conditions empiriques de son application et qu'elle fut arrivée à la connaissance de nouveaux objets, c'est-à-dire de partir de ce concept et d'en dériver les lois morales mêmes. En effet c'est précisément la nécessité pratique interne de ces lois qui nous a conduits à supposer une cause subsistante par elle-même, ou un sage régulateur du monde, afin de donner à ces lois leur effet ; et par conséquent nous ne pouvons pas après cela les regarder comme contingentes et comme dérivées d'une simple volonté, surtout d'une volonté dont nous n'aurions aucun concept si nous ne nous l'étions figurée d'après ces lois. Si loin que la raison pratique[16] ait le droit de nous conduire, nous ne tiendrons pas nos actions pour obligatoires parce qu'elles sont des commandements de Dieu, mais nous les regarderons comme des commandements divins, parce que nous y sommes intérieurement obligés. Nous étudierons la liberté sous l'unité finale qui se fonde sur des principes de la raison ; nous ne croirons nous conformer à la volonté divine qu'en tenant pour sainte la loi morale que la raison nous enseigne par la nature des actions mêmes, et nous ne croirons obéir à cette loi qu'en travaillant au bien du monde en nous et dans les autres.[17] »

Les deux pensées sont analogues en ceci que la raison doit parvenir à la connaissance de « ce point sublime … d'un être premier et unique, comme souverain bien », car *l'essentiel, c'est la connaissance de Dieu, les bonnes actions en dépendent*, mais elles divergent aussitôt, puisque la primauté est donnée par 'Abdu'l-Bahá à la connaissance de Dieu pour l'existence des *bonnes actions*, et par Kant à « la liberté sous l'unité finale » nous conduisant à « nous conformer à la volonté divine qu'en

[16] Par raison pratique, Kant entend la raison qui détermine ce qui doit être.
[17] *CRPure II, Méthodologie transcendantale, chapitre II. Canon de la raison pure.*

tenant pour sainte la loi morale ». Il deviendra peut-être clair que cette divergence découle de la prééminence de l'éducateur, *manifestation de Dieu*, chez 'Abdu'l-Bahá, et de la raison chez Kant, même s'il reconnaît qu'en le Christ « Dieu a aimé le monde »[18] [Jean, 3 : 16]. Cette question sera reprise plus loin ; pour l'heure, il faut revenir sur l'énigme première, la connaissance de Dieu.

D'après Laura Clifford Barney, dans sa brève introduction, les *Leçons* « ne furent pas données dans un ordre spécial » et ne présentent « que certains aspects de la révélation bahá'íe, dont la portée pourtant est universelle ». Elle y indique aussi, sans autre commentaire, qu'elle a classé les leçons « sommairement pour la commodité du lecteur ». On peut imaginer néanmoins ses tergiversations intérieures avant d'établir ce classement, car bien des thèmes, des notions et des images se retrouvent disséminés dans diverses leçons et, au fil de la lecture, se recoupent pour donner au lecteur un plus clair panorama de la pensée d''Abdu'l-Bahá. Cela justifie, peut-être, que l'on se permette de faire appel dans cet article à des extraits de différentes leçons pour cerner certains thèmes, dans l'espoir de mieux en saisir le propos. Un exemple expressif est celui de l'image du Soleil, de sa lumière, et de son reflet sur un miroir. C'est une image reprise dans des contextes variés, mais dans tous les cas le Soleil est le symbole de ce qui est inatteignable et dont dépend toute la création. En voici trois exemples (d'autres apparaîtront plus loin) :

« Dans le monde de Dieu, il n'y a ni passé, ni futur, ni présent : tout est un. […] Le matin, le midi, le soir se rapportent à cette terre, mais dans le soleil, il n'y a ni matin, ni midi, ni soir ![19] »

[18] *Religion, deuxième partie, première section, a) Idée personnifiée du bon*
[19] *Leçons, XXXIX, L'être humain et l'être spirituel chez les manifestations de Dieu*

« La relation de Dieu avec la créature est celle d'un auteur : c'est comme la relation qui existe entre le soleil et les corps ténébreux des contingences ; c'est aussi la relation du créateur avec ce qu'il a créé. Le soleil, dans sa propre essence, est indépendant des corps qu'il éclaire ; car sa lumière aussi est, par sa propre essence, indépendante et affranchie du globe terrestre.[20] »

« Ainsi la réalité du Christ était un miroir clair et poli qui était de la finesse et de la pureté les plus grandes, et le Soleil de Vérité, l'Essence de Divinité, a resplendi dans ce miroir, et il y a manifesté sa lumière et sa chaleur. Mais, de la hauteur de sa sainteté et du ciel de sa divinité, il n'est pas descendu pour habiter et résider dans le miroir. Non, il continue toujours à subsister dans son exaltation et sa sublimité, tout en apparaissant et en devenant manifeste dans le miroir, avec sa beauté et sa perfection.[21] »

Ainsi, le classement des leçons dans le livre suit le choix judicieux de Laura Clifford Barney et non pas nécessairement l'ordre réel des rencontres avec 'Abdu'l-Bahá. Ce ne serait néanmoins pas surprenant que les deux premières leçons correspondent à leurs deux premières rencontres, car elles posent d'emblée la question de l'existence de Dieu :

« La Nature est cet état, cette réalité, représentée, en apparence, par la vie et la mort ou, en d'autres termes, par la formation et la décomposition de toutes choses. Cette Nature est soumise à une organisation absolue, à des lois déterminées, à un ordre complet, et à un plan achevé dont elle ne s'écarte jamais. A tel point que, pour qui examine d'un regard minutieux et d'un œil acéré, depuis le plus petit

[20] *Leçons, LIII, Relation entre Dieu et la créature.*
[21] *Leçons, XXVII, La Trinité.*

atome existant jusqu'aux plus grands corps de l'univers, comme le globe solaire ou les autres astres et corps lumineux, tout, soit au point de vue de l'arrangement ou de la composition, soit sous le rapport de la forme ou du mouvement, est absolument organisé ; et tout est sous l'empire d'une loi universelle, dont il n'y a pas moyen de s'écarter.

Et lorsque vous regardez la Nature elle-même, vous voyez qu'elle n'a ni intelligence, ni volonté. L'eau, par nature, est fluide : elle coule sans volonté ni intelligence ; le soleil, par nature, est resplendissant : il brille sans volonté ni intelligence ; la vapeur, par nature, s'élève dans l'air : elle s'élève sans volonté ni intelligence. Il apparaît donc clairement que les mouvements naturels de toutes les choses sont des mouvements forcés ; aucun n'est dû à la volonté, si ce n'est chez les animaux et surtout chez l'homme. L'homme peut même s'opposer et résister à la Nature, car il a découvert le caractère des choses, et par là il arrive à commander aux forces de la Nature ; toutes ces inventions qu'il a faites viennent de cette découverte. Par exemple, il a inventé le télégraphe qui met en communication l'Orient et l'Occident. Il est donc évident que l'homme commande à la Nature.

En présence d'organisations, d'arrangements, de règles pareils à ce que vous voyez dans le monde, est-il possible de dire que c'est le simple effet de la Nature, bien qu'elle n'ait ni intelligence ni perception ? Il devient alors évident que cette Nature qui n'a ni perception ni intelligence est entre les mains du Tout-Puissant qui est le gouverneur du monde de la Nature ; tout ce qu'Il veut, Il le fait apparaître dans la Nature.[22] »

La contemplation de la nature ne manque pas d'émerveiller tout un chacun et d'inspirer le questionnement sur la Création. Cette *organisation absolue*, cet *ordre parfait*, ce plan achevé dont la nature *ne s'écarte jamais* sont des indices forts de la présence des *mains du Tout-Puissant qui est le gouverneur du monde de la Nature* ; mais ces indices,

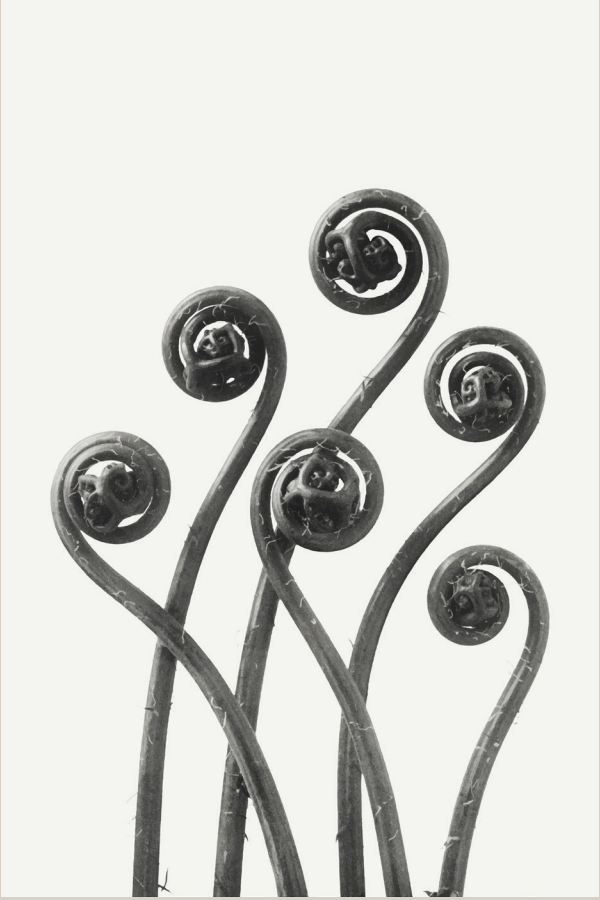
[22] *Leçons, I, La nature est sous l'empire d'une loi générale unique.*

sont-ils des preuves de son existence ? Déjà pour Thomas d'Aquin la connaissance théorique et celle propre à la foi sont par essence distinctes ; il est impossible, dit-il, de donner des preuves scientifiques de l'existence de Dieu, mais il propose cinq voies qui permettent à l'homme de « remonter à Dieu », et à ce titre ce sont des preuves de l'existence de Dieu ; la cinquième voie s'apparente à l'*ordre* et au *plan* dont parle 'Abdu'l-Bahá : « La preuve de l'existence de Dieu peut être obtenue par cinq voies. […] Enfin, la cinquième voie remonte à Dieu par le gouvernement des choses. Nous voyons que des choses privées de connaissance, comme les corps naturels, agissent en vue d'une fin, ce qui nous est manifesté par ceci que toujours, ou le plus souvent, ils agissent de la même manière, de façon à réaliser le meilleur : d'où il appert que ce n'est point par hasard, mais en vertu d'une tendance déterminée qu'ils parviennent à leur fin. Or, ce qui est privé de connaissance ne peut tendre à une fin que dirigé par un être connaissant et intelligent, comme la flèche pour le sagittaire. Il y a donc quelque être intelligent, par lequel toutes choses naturelles sont orientées vers leur fin, et cet être, nous le disons Dieu.[23] » L'idée de Thomas d'Aquin du « gouvernement des choses » rejoint celle d''Abdu'l-Bahá sur *le gouverneur du monde de la Nature*, mais la cinquième voie remonte à Dieu par la finalité vers laquelle « toutes choses naturelles sont orientées » ; 'Abdu'l-Bahá, en deçà de la finalité du *plan achevé*, parle aussi de la causalité, car tout ce que le Tout-Puissant v*eut, Il le fait apparaître dans la Nature*. Pour ainsi dire, cette liberté-là n'appartient qu'à Dieu ; par la même logique, celle de la liberté « au sens cosmologique », il n'est pas surprenant de constater que Kant concentre son regard sur la causalité et qu'il cherche le zénith de la chaîne des causes : « On voit des choses changer, naître et périr ; il faut donc que ces choses ou que du moins leur état ait une cause. Mais toute cause qui peut être donnée dans le phénomène ramène à son tour la même question. Or où placerons-nous plus justement la suprême

[23] *Somme, question 2, article 3.*

causalité si ce n'est là où est aussi la causalité la plus haute, c'est-à-dire dans l'être qui contient originairement en soi la raison suffisante de l'effet possible, et dont le concept est très aisément caractérisé par ce seul trait : la perfection absolue. Cette cause suprême, nous la tenons pour absolument nécessaire, parce que nous trouvons absolument nécessaire de nous élever jusqu'à elle et nous n'avons aucune raison de nous élever encore au-dessus d'elle.[24] » Aussi, à propos de l'émerveillement que suscite la nature, Kant n'oublie pas ce théâtre « de finalité et de beauté » ; il s'exprime en termes frappants : « Le monde actuel, soit qu'on l'envisage dans l'immensité de l'espace ou dans son infinie division, nous offre un si vaste théâtre de variété, d'ordre, de finalité et de beauté que, malgré la médiocrité des connaissances que notre faible intelligence a pu en acquérir, devant tant et de si grandes merveilles, toute langue perd sa force d'expression, tout nombre sa puissance de mesure et nos pensées même toutes leurs limites, si bien que notre jugement sur le tout finit par se résoudre en un étonnement muet, mais d'autant plus éloquent. Partout nous voyons une chaîne d'effets et de causes, de fins et de moyens, la régularité dans l'apparition ou la disparition des choses ; et comme rien n'est arrivé de soi-même à l'état où il se trouve, cet état nous renvoie toujours à une autre chose comme à sa cause, laquelle à son tour appelle la même question, de telle sorte que tout finirait par s'abîmer dans le gouffre du néant, si l'on n'admettait quelque chose qui, existant par soi-même originairement et d'une manière indépendante en dehors de cet infinie contingence, lui servit de soutien, et qui, cause de son origine, assurât aussi sa durée. […] qu'est-ce qui nous empêche, dès qu'une fois nous avons besoin, au point de vue de la causalité, d'un être dernier et suprême, de le placer, quant au degré de perfection, au-dessus de tout être possible ? […] Cet argument mérite d'être rappelé avec respect. C'est le plus ancien, le plus clair et mieux approprié

[24] *CRPure II, Deuxième partie, dialectique transcendantale, chapitre III, 3e section. Des preuves de la raison spéculative en faveur de l'existence d'un être suprême.*



à la raison commune. Il vivifie l'étude de la nature, en même temps qu'il en tire sa propre existence et qu'il y puise toujours de nouvelles forces.[25] » Ces paroles empreintes d'admiration ne laissent cependant pas soupçonner la critique cinglante qui va suivre : « Quoique nous n'ayons rien à objecter contre ce qu'il y a de raisonnable et d'utile dans cette manière de procéder, et que notre intention soit plutôt de la recommander et d'y encourager les esprits, nous ne pouvons cependant approuver les prétentions que cet argument pourrait élever à une certitude apodictique et à une adhésion qui n'aurait besoin d'aucune faveur ni d'aucun appui étranger. On ne saurait nuire à la bonne cause en rabaissant le langage dogmatique d'un disputeur tranchant au ton de modération et de modestie convenable à une foi qui suffit pour le repos, mais qui ne commande pas une soumission absolue. Je soutiens donc que [cette preuve] ne peut démontrer par elle seule l'existence d'un être suprême, mais qu'elle est toujours obligée de laisser à l'argument ontologique (auquel elle ne fait que servir d'introduction) le soin de combler la lacune qu'elle laisse après elle, et que par conséquent ce dernier argument est inévitable pour toute raison humaine et qu'il est la seule preuve possible (si tant est qu'il y ait une preuve spéculative).[26] »

L'argument ontologique ? Anselme de Cantorbéry (saint Anselme, 1033-1109), auteur de l'argument ontologique dans son *Proslogion*, a ouvert un long débat philosophique entre les défenseurs de cet argument, tels Descartes ou Leibniz, et ses détracteurs, tels Thomas d'Aquin et Kant, débat qui s'est prolongé jusqu'à ce dernier. Anselme de Cantorbéry expose l'argument ontologique en s'adressant à Dieu dans un style captivant : « Seigneur, toi qui donnes l'intelligence de la foi, accorde-moi, autant que cette connaissance me doit être utile, de comprendre que tu es comme nous le croyons, et que tu es ce que nous croyons. Nous croyons qu'au-dessus de toi on ne saurait rien concevoir

[25] *CRPure II, Deuxième partie, dialectique transcendantale, chapitre III, 6e Section. De l'impossibilité de la preuve physico-théologique.*
[26] *Ibid.*

par la pensée. Faudrait-il donc croire qu'un pareil être n'existe pas, parce que l'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu ?[27] Mais lorsqu'il m'entend dire qu'il y a quelque être au-dessus duquel on ne saurait rien imaginer de plus grand, ce même insensé comprend cette parole ; cette pensée est dans son intelligence, encore qu'il ne croie pas que l'objet de cette pensée existe. Autre chose est en effet d'avoir l'idée d'un objet quelconque, autre chose est de croire à son existence. Car lorsque le peintre pense d'avance au tableau qu'il va faire, il le possède, il est vrai, dans son intelligence ; mais il sait qu'il n'est pas encore, puisqu'il ne l'a pas encore exécuté. Lorsqu'au contraire il l'a peint, non-seulement il l'a dans l'esprit, mais il sait encore qu'il l'a fait. L'insensé lui-même est donc obligé de convenir qu'il a dans l'esprit l'idée d'un être au-dessus duquel on ne saurait rien imaginer de plus grand, parce que, lorsqu'il entend énoncer cette pensée, il la comprend, et que tout ce que l'on comprend est dans l'intelligence ; et, sans aucun doute, cet objet au-dessus duquel on ne peut rien comprendre n'est pas dans l'intelligence seule ; car s'il n'était que dans l'intelligence, on pourrait au moins supposer qu'il est aussi dans la réalité : nouvelle condition qui constituerait un être plus grand que celui qui n'a d'existence que dans la pure et simple pensée. Si donc cet objet, au-dessus duquel il n'est rien, était seulement dans l'intelligence, il serait cependant tel, qu'il y aurait quelque chose au-dessus de lui : conclusion qui ne saurait être légitime. Il existe donc certainement un être au-dessus duquel on ne peut rien imaginer, ni dans la pensée, ni dans le fait.[28] »

L'image du peintre et de la peinture illustre à la fois la dépendance de la créature vis-à-vis du créateur et la distance qui les sépare. 'Abdu'l-Bahá reprend cette image pour expliciter la distinction entre le monde contingent, *source d'imperfections*, et Dieu, *mine de perfections* :

« Parmi les preuves et les démonstrations de l'existence de Dieu se trouve le fait que l'homme ne s'est pas créé lui-même et que son créateur,

[27] Psaumes 14 : 1 : « L'insensé dit en son cœur : il n'y a point de Dieu ! »
[28] *Proslogion, chapitre 2.*.

son dessinateur, est un autre que lui. II est certain et hors de doute que le créateur de l'homme n'est pas comme l'homme, car un être impuissant ne peut créer un autre être, et il faut que le créateur, l'agent actif, réunisse toutes les perfections pour pouvoir inventer sa création. Se peut-il que la création soit parfaite, et que le créateur soit imparfait ? Une peinture peut-elle être un chef-d'œuvre si l'artiste est imparfait, puisque cette œuvre d'art est sa création ? Non, la peinture ne peut même pas être comme le peintre. S'il en était autrement, la peinture se serait faite elle-même. Tandis que la peinture, quel que soit son degré de perfection, en comparaison de celui qui l'a faite, se trouve au dernier degré de l'imperfection. Le monde contingent est une source d'imperfections. Dieu est une mine de perfections ; et les imperfections du monde contingent sont en elles-mêmes des preuves des perfections de Dieu.[29] »

Toujours dans le *Proslogion*, Anselme de Cantorbéry reprend son raisonnement dans un ton de prière : « Il y a donc vraiment un être au-dessus duquel nous ne saurions en élever un autre, et qui, par-là, est conçu comme ne pouvant pas ne pas être ; cet être, c'est toi, ô Dieu notre seigneur ! Tu es donc, ô seigneur mon Dieu ! tu es véritablement ; la manière dont nous te concevons ne permet pas de croire que tu puisses ne pas être. Et ce n'est pas sans raison qu'il en est ainsi. Car si une intelligence pouvait concevoir quelque chose qui fût meilleur que toi, la créature s'élèverait au-dessus du créateur, et en deviendrait le juge, ce qui est absurde. Tout d'ailleurs, excepté toi, peut être par la pensée supposé ne pas être. A toi seul, entre tous, appartient la qualité d'être véritablement et au plus haut degré. Tout ce qui n'est pas toi ne possède qu'une réalité inférieure, et n'a reçu l'être qu'à un moindre degré.[30] »

Sur cette dernière pensée – ce qui n'est pas Dieu ne possède qu'une réalité inférieure – 'Abdu'l-Bahá précise qu'il faut placer chaque existence dans son *propre degré* pour en discerner la réalité, sans cela l'on s'égare dans l'*illusion* et le *mirage* :

[29] *Leçons, II, Preuves et démonstrations de l'existence de Dieu.*
[30] *Proslogion, chapitre 3.*

« […] si l'existence du monde extérieur, par rapport à l'existence de Dieu, est une illusion, cependant, au point de vue des contingences, le monde extérieur a une existence réelle et certaine ; il est futile de le nier. Par exemple, l'existence du minéral, à côté de celle de l'homme, est la non-existence ; car lorsque l'homme, en apparence, est anéanti, son corps devient minéral ; pourtant le minéral a une existence dans le monde minéral. Il est donc clair que la poussière, à côté de l'existence de l'homme, est non-existante et que son existence est illusoire ; mais dans le degré minéral, elle existe. C'est de la même façon que l'existence du monde extérieur, à côté de l'existence de Dieu, n'est qu'illusion et néant, et qu'elle peut être regardée comme une apparence de la nature de celle de l'image qu'on voit dans un miroir. Mais, bien que l'image que l'on voit dans un miroir soit une illusion, la source et la réalité de cette image illusoire sont la personne reproduite, dont on voit les traits dans le miroir. Bref la reproduction, par rapport à la personne reproduite, est une illusion.

Donc, quoique le monde extérieur, par rapport à l'existence de Dieu, n'ait pas d'existence, qu'il soit comme un mirage ou comme la reproduction d'une image dans un miroir, cependant, dans son propre degré, il existe. C'est pour cela que le Christ disait de ceux qui négligeaient Dieu et de ceux qui Le reniaient qu'ils étaient morts, bien qu'en apparence ils fussent vivants. Par rapport aux croyants, ils étaient morts, aveugles, sourds et muets. Voilà pourquoi le Christ disait : "Laissez les morts enterrer les morts".[31] »

Quant à l'argument ontologique, Thomas d'Aquin le démonte avec force clarté : « On déclare encore évident ce qui se fait reconnaître vrai à la seule inspection des termes. […] Or, ayant compris ce que signifie ce mot : Dieu, aussitôt on est assuré que Dieu est. […] Or, on peut penser le contraire de cette proposition : Dieu est, puisque d'après le

[31] *Leçons, LXXIX, La réalité du monde extérieur.*

psaume, "l'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu". Donc cette proposition n'est pas évidente. Conclusion : Une chose peut être évidente de deux façons : soit en elle-même, mais non pour nous, soit à la fois en elle-même et pour nous. En effet, une proposition est évidente par elle-même du fait que le prédicat y est inclus dans l'idée du sujet, comme lorsqu'on dit : l'homme est un animal, car l'animalité fait partie de la notion même de l'homme. Si donc il est à la connaissance de tous que le prédicat soit tel et que le sujet aussi soit tel, la proposition qui les assemble sera pour tous évidente. […] Mais s'il arrive que quelqu'un ignore la nature du prédicat et celle du sujet, la proposition, prise en elle-même, n'en sera pas moins évidente, mais elle ne le sera pas pour ceux qui ignorent ainsi le sujet et le prédicat de la proposition. […] Je dis donc que cette proposition : Dieu est, autant qu'il est en elle, est évidente par elle-même, car le prédicat y est identique au sujet ; Dieu, en effet, est son être même […] Mais comme nous ne savons pas, nous, ce que Dieu est, cette proposition, pour nous, n'est pas évidente ; elle a besoin d'être démontrée par ce qui est mieux connu de nous, quoique moins évident de sa nature, à savoir par les effets de Dieu.[32] » Enfin, la succincte critique faite par Kant de l'argument ontologique est pour ainsi dire finale : « Quand donc je conçois une chose, quels que soient et si nombreux que soient les prédicats au moyen desquels je la conçois (même en la déterminant complètement), par cela seul que cette chose existe, je n'ajoute absolument rien à la chose. Autrement il n'existerait plus la même chose, mais quelque chose de plus que je n'ai pensé dans le concept, et je ne pourrais plus dire que c'est exactement l'objet de mon concept qui existe. […] Cette preuve ontologique (cartésienne) si vantée, qui prétend démontrer par des concepts l'existence d'un être suprême, perd donc toute sa peine, et l'on ne deviendra pas plus riche en connaissances avec de simples idées qu'un marchand ne le deviendrait en argent si, dans la pensée d'augmenter sa fortune, il ajoutait quelques

[32] *Somme, question 2, article 1.*

zéros à son livre de caisse.[33] » Plus haut, Kant affirmait que l'argument ontologique « est inévitable pour toute raison humaine et qu'il est la seule preuve possible (si tant est qu'il y ait une preuve spéculative) » ; ici il met donc un point final à la possibilité d'une preuve de l'existence de Dieu par la seule compréhension « spéculative ».

Au-delà de l'argument ontologique, 'Abdu'l-Bahá parle aussi de l'impossibilité d'une preuve spéculative ; le constat de la différence entre contenant et contenu et les disparités des êtres de règnes différents expliquent cette impossibilité, car *les êtres du règne inférieur ne peuvent comprendre ceux du règne supérieur* ; pour voir la *Réalité universelle* il faut porter le regard sur *la réalité des choses* :

« […] comment la réalité contingente pourrait-elle comprendre la Réalité éternelle ? Car comprendre, c'est avoir déjà en soi ; il faut contenir pour comprendre, et l'Essence de l'Unité contient tout ; elle n'est pas contenue.

Également, la différence de règnes entre les êtres est un obstacle à la connaissance. Ainsi ce minéral, qui appartient au règne minéral, aura beau s'élever, il ne pourra jamais comprendre la force de croissance. Les végétaux, les arbres, quelque progrès qu'ils fassent, ne peuvent se représenter la faculté de la vue, non plus que comprendre les autres sens. L'animal ne peut se représenter les facultés humaines, c'est-à-dire les facultés spirituelles. La différence de règnes est un obstacle à la connaissance : les êtres du règne inférieur ne peuvent comprendre ceux du règne supérieur. Comment alors la réalité contingente comprendrait-elle la Réalité éternelle ? Donc, comprendre Dieu veut dire comprendre et connaître ses attributs, non sa réalité. Et cette connaissance des attributs dépend aussi de la capacité et du pouvoir plus ou moins grands de l'homme. Ils ne sont pas illimités. […]

[33] *CRPure II, deuxième partie, dialectique transcendantale, chapitre III, 4e section. De l'impossibilité d'une preuve ontologique de l'existence de Dieu.*

Lorsque nous regardons le monde et au cœur de l'âme des hommes, des signes évidents des perfections divines apparaissent, clairs et manifestes, car la réalité des choses prouve la Réalité universelle. On peut comparer la Réalité divine au soleil qui, dans les hauteurs de sa gloire, brille sur tous les horizons ; chaque horizon et chaque âme prennent une part de cet éclat ; et si cet éclat et cette lumière n'existaient pas, les êtres n'existeraient pas non plus ; chacun exprime une vérité et retient une partie de cette lumière.[34] »

Sur les différences de règnes et sur *comprendre la Réalité éternelle*, un texte d'Augustin d'Hippone (saint Augustin, 354-430), le célèbre Sermon 43, ne peut manquer de venir à l'esprit. En voici quelques passages : « […] la foi consiste à croire ce qu'on ne voit pas, et la récompense de cette même foi est de voir ce qu'on croit. […] À Dieu nous sommes redevables d'être ce que nous sommes : à quel autre devons-nous de n'être pas entièrement rien ? Mais les bois et les pierres sont aussi quelque chose n'est-ce pas également à Dieu qu'ils en sont redevables ? Qu'avons-nous alors de plus qu'eux ? Ils n'ont pas la vie, tandis que nous la possédons. Mais la vie même nous est commune avec les arbres et les végétaux. […] Mais cette sorte de vie est dépourvue de sentiment. Et nous ? […] Oui, nous avons cinq sens : mais des animaux les possèdent également. […] Mais enfin quel est ce plus qui nous distingue des animaux ? L'intelligence, la raison, le discernement ; car ils n'appartiennent ni aux quadrupèdes, ni aux oiseaux, ni aux poissons, et c'est dans ces facultés que brille en nous l'image de Dieu. […] Cependant l'intelligence diffère de la raison. Car nous avons la raison avant d'avoir l'intelligence de quoi que ce soit, mais nous ne saurions avoir l'intelligence sans avoir la raison. L'homme est donc un animal doué de raison ou pour parler plus clairement et plus brièvement, un

[34] *Leçons, LIX, La connaissance de Dieu.*

animal raisonnable, un animal qui possède naturellement la raison et qui la possède avant même de comprendre. Pourquoi effectivement cherche-t-il à comprendre, sinon parce que la raison préexiste en lui ? […] Ainsi donc, pour tout résumer en quelques mots, nous partageons l'être avec les bois et les pierres ; la vie avec les arbres ; le sentiment avec les bêtes ; l'intelligence avec les anges. Par les yeux nous discernons les couleurs, le son par les oreilles, l'odeur par les narines, les saveurs par le goût, la chaleur par le tact et le mérite par l'intelligence. Attention ! Chacun veut comprendre, il n'est personne qui n'ait ce désir ; mais tous ne veulent pas croire. On me dit : Je dois comprendre pour croire ; je réponds : Crois pour comprendre. C'est donc entre nous une espèce de controverse, l'un disant : Je dois comprendre pour croire, et l'autre : Au contraire crois pour comprendre. Pour nous entendre cherchons un juge et que nul ne prononce dans sa propre cause. Or à quel juge nous arrêter ? […] Voici le prophète : "Si vous ne croyez, dit-il, vous ne comprendrez pas"[35] […] Ainsi, mes bien-aimés, celui-là même que j'ai en face, avec qui je suis dans une controverse que j'ai demandé au Prophète de vouloir bien dirimer, n'est pas non plus entièrement étranger à la vérité quand il dit : Je veux comprendre pour croire. Pourquoi ce que je dis présentement, sinon pour amener à croire ceux qui ne croient pas encore ? Mais peuvent-ils croire s'ils ne comprennent ce que je dis ? Il est donc vrai sous un rapport que l'on doit comprendre pour croire, et il est vrai aussi de dire avec le prophète, que l'on doit croire pour comprendre. Donc entendons-nous. Oui, il faut comprendre pour croire et croire pour comprendre. Voulez-vous que j'explique en deux mots et qu'il n'y ait plus de contestation possible ? Je dirai à chacun : Comprends ma parole, pour croire, et crois la parole de Dieu pour comprendre.[36] »

[35] Augustin fait référence à Esaïe 7 : 9. La traduction de Louis Segond et de bien d'autres de ce passage est : « Si vous ne croyez pas, Vous ne subsisterez pas ». Il semble qu'Augustin lisait La Septante, une traduction en grec du 2ème et 1er siècles av. J.C. de l'Ancien Testament. (Initialement, La Septante désignait la traduction de la Torah faite par quelques soixante-dix traducteurs au courant du 3ème siècle Av. J.C.)

Par « comprends ma parole », Augustin veut-il dire : comprends la parole du Christ ? Comme on le verra plus loin, en effet pour ʻAbdu'l-Bahá c'est la parole de celui qui est la manifestation de Dieu qu'il faut entendre, sans cela la compréhension est impossible et la foi est creuse. Il ne faut cependant pas confondre « comprendre » et « connaître ». ʻAbdu'l-Bahá est clair : la contingence ne peut pas connaître la réalité transcendantale (au sens kantien, cité plus haut : « qui d'abord n'emprunte rien de l'expérience, et dont ensuite ne peut être déterminé dans aucune expérience ») :

« Sachez qu'il y a deux sortes de connaissances : la connaissance de l'essence d'une chose et celle de ses qualités. L'essence d'une chose est connue par ses qualités, autrement elle nous échappe.

Comme ce que nous savons des choses, bien qu'elles soient créées et limitées, vient de leurs qualités et non de leur essence, comment pourrions-nous connaître, par son essence, la Réalité divine qui est illimitée ? L'essence profonde des choses est inconnue ; seules, ses qualités le sont. Ainsi l'essence profonde du soleil nous échappe, mais par ses qualités qui sont la chaleur et la lumière, nous le connaissons. L'essence profonde de l'homme nous échappe, elle est inconnue, mais par ses qualités elle est connue et caractérisée. Et comme notre connaissance de toute chose se rapporte aux qualités et non à l'essence, bien que notre intelligence s'applique aux êtres et que les êtres extérieurs soient connus, ces êtres, quant à leur essence, nous échappent ; nous ne les connaissons que quant à leurs qualités. Alors, comment l'Eternel, qui est au-dessus de l'intelligence et des pensées, serait-Il connu dans son essence ? C'est-à-dire que, puisque les choses ne peuvent être connues que dans leurs qualités, et non dans leur essence, à plus forte raison la Réalité divine nous échappe-t-elle dans son essence, et n'est-elle connue que dans ses attributs.[37] »

[36] *Sermon 43.*

Que signifie connaître *la Réalité divine dans ses attributs* ? Comme on verra, la réponse à cette question requiert la compréhension de comment Dieu se manifeste à l'humanité. Pour l'heure, on peut rapprocher le concept d'*essence profonde des choses* à celui que Kant désigne par « chose en soi », cette réalité intelligible quoiqu'inconnaissable, car *bien que notre intelligence s'applique aux êtres et que les êtres extérieurs sont connus, ces êtres quant à leur essence, nous échappent* ; pour ce rapprochement, il faut rendre claire la notion d'intelligible, comme le fait 'Abdu'l-Bahá :

« Sachez qu'il y a deux sortes de créatures : les matérielles et les spirituelles, celles qui sont perceptibles et celles qui sont intelligibles ; c'est-à-dire que les unes tombent sous les sens, et les autres n'y tombent pas et sont intelligibles. Les choses perceptibles sont celles qui sont comprises par les cinq sens extérieurs ; ainsi, ces choses extérieures que l'œil voit sont dites perceptibles. Les choses intelligibles sont celles qui n'ont pas d'existence extérieure : l'intelligence les conçoit. »[38] « Une chose ne peut être saisie par l'intelligence que lorsqu'elle revêt une forme intelligible : autrement ce n'est que fantaisie.[39] »

Kant perçoit cette *forme intelligible* ou « caractère intelligible » dans ce qu'il appelle « effets » plutôt que *qualités* ou *attributs* : « Si […] ce qui doit être considéré phénomène dans le monde sensible a en soi une faculté qui n'est pas un objet d'intuition sensible et par laquelle il peut être la cause de phénomènes, on peut alors envisager la causalité de cet être sous deux points de vue : comme intelligible, quant à son action, et comme sensible, quant aux effets de cet action, considérée comme phénomène dans le monde sensible. Nous nous ferions donc,

[37] *Leçons, LIX, La connaissance de Dieu.*
[38] *Leçons, LXXIV, La non-existence du mal.*
[39] *Leçons, XXVII, La Trinité.*

de la faculté ou de la causalité d'un tel sujet, un concept empirique et au même temps aussi un concept intellectuel, qui se rencontreraient dans un seul et même effet. Cette double manière de concevoir la faculté d'un objet des sens ne contredit aucun des concepts que nous avons à nous faire des phénomènes et d'une expérience possible. En effet, comme ces phénomènes, n'étant pas des choses en soi, doivent avoir pour fondement un objet transcendantal, qui les détermine comme simples représentations, rien n'empêche d'attribuer à cet objet transcendantal, outre la propriété qui en fait un phénomène, une causalité qui n'est pas un phénomène, bien que son effet se rencontre dans le phénomène. Mais toute cause efficiente doit avoir un caractère, c'est-à-dire une loi de causalité sans laquelle elle ne serait pas une cause. Et ainsi nous aurions dans un sujet du monde sensible, d'abord un caractère empirique, par lequel ses actes, comme phénomènes, seraient enchaînés à d'autres phénomènes suivant des lois naturelles constantes, pourraient dérivés de ceux-ci comme de leurs conditions, et par conséquent, dans leur rapport avec eux, constitueraient des membres d'une série unique de l'ordre de la nature ; ensuite, un caractère intelligible, par lequel à la vérité il serait la cause de ses actes comme phénomènes, mais qui lui-même ne serait pas soumis aux conditions de la sensibilité et ne seraient pas un phénomène. On pourrait aussi appeler le premier le caractère de la chose dans le phénomène, et le second, le caractère de la chose en soi. Ce sujet agissant ne serait donc soumis, quant à son caractère intelligible, à aucune détermination de temps car le temps n'est que la condition des phénomènes, mais non des choses en soi. En lui ne naîtrait ni ne périrait aucun acte, et par conséquent il ne serait pas soumis à cette loi de toute détermination de temps, de tout ce qui est changeant, que tout ce qui arrive trouve sa cause dans les phénomènes (de l'état précédent). En un mot, sa causalité, en tant qu'elle est intellectuelle, ne rentrerait nullement dans la série des conditions empiriques qui nécessitent l'évènement dans le monde sensible. Ce caractère intelligible ne pourrait jamais être à la vérité immédiatement connu, puisque nous ne pouvons percevoir aucune chose qu'en tant qu'elle apparaît, mais il

devrait être conçu conformément au caractère empirique de la même manière que nous devons en général donner dans la pensée un objet transcendantal pour fondement aux phénomènes, bien que nous ne sachions rien de ce qu'il est en soi.[40] »

Dans les deux prochains extraits, 'Abdu'l-Bahá explique de façon claire et sur le ton usuel de la conversation, et avec des références bibliques dans le premier extrait, ce caractère intelligible qui ne peut « jamais être à la vérité immédiatement connu », tout en soulignant la vocation de l'homme d'être *toujours tourné vers les hauteurs* :

« […] les connaissances humaines sont de deux sortes. Premièrement les connaissances qui sont acquises par les sens, c'est-à-dire les choses que l'œil, l'oreille, l'odorat, le goût ou le toucher perçoivent, et qu'on nomme sensibles. […]

L'autre sorte de connaissances humaines est dite intellectuelle, c'est-à-dire que leur réalité est intellectuelle ; ces choses n'ont pas de forme extérieure, elles ne tiennent pas de place, elles ne tombent pas sous les sens. Par exemple, le pouvoir de l'intelligence n'est pas une chose sensible, aucune des qualités humaines n'est une chose sensible ; au contraire, ce sont toutes des réalités intellectuelles. […]

Si vous voulez expliquer ces réalités intellectuelles, vous êtes forcé de recourir pour vos explications à des formes sensibles car, dans le monde extérieur, il n'y a que ce qui tombe sous les sens. Donc, lorsque vous voulez expliquer la réalité de l'esprit, de ses conditions, de ses degrés, vous êtes obligé de donner vos explications sous la forme des choses sensibles, car, dans le monde extérieur, tout ce qui existe est sensible. […]

Dans ce même ordre d'idées, il est évident que la colombe qui est descendue sur le Christ[41] n'était pas une colombe matérielle : c'était un

[40] *CRPure II, Deuxième partie, dialectique transcendantale, chapitre II, 9e section, III. Possibilité de l'union libre avec la loi générale de la nécessité naturelle.*

état de choses spirituel qui, pour les besoins de la compréhension, était expliqué sous la forme sensible. Également, il est dit dans la Bible que Dieu apparut dans une colonne de feu[42]. Cela ne veut pas dire la forme matérielle d'une colonne ; c'est une réalité intellectuelle expliquée dans une forme sensible. Le Christ dit : "Le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père."[43] Est-ce que le Christ était dans l'intérieur de Dieu, ou Dieu dans l'intérieur du Christ ? Non, par Dieu ! Au contraire, c'est un état de choses intellectuel expliqué sous la forme sensible.[44] »

« […] bien que l'homme, par ses facultés et ses sens externes, soit sur le même pied que l'animal, il y a cependant chez lui un pouvoir extraordinaire que l'animal ne possède pas. Ces sciences, ces arts, ces découvertes, ces métiers, ces inventions ne sont que les résultats de ce pouvoir incorporel. C'est un pouvoir qui enveloppe toutes les choses, en comprend la réalité, découvre les mystères cachés des créatures, s'en empare. Il comprend même des choses qui n'ont pas de réalité extérieure, c'est-à-dire les vérités intellectuelles, non sensibles, qui n'ont pas d'existence extérieure, parce qu'elles sont invisibles. […]

Gloire à Dieu ! l'homme est toujours tourné vers les hauteurs, et ses aspirations sont élevées ! Toujours il cherche à aller du monde où il est vers un monde supérieur, et à monter à un rang plus élevé que celui où il se trouve. L'amour de l'élévation est une des caractéristiques de l'homme. […]

Toutes les choses sont soumises à l'homme ; il peut résister à la

---

41 Par exemple, Mathieu 3 : 16 Dès que Jésus eut été baptisé, il sortit de l'eau. Et voici, les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui.

42 Par exemple, Exode 13 : 21 : L'Eternel allait devant eux, le jour dans une colonne de nuée pour les guider dans leur chemin, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit.

43 Par exemple, Jean 1 : 18 : Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître.

44 *Leçons, XVI, Les choses intellectuelles ne tombant pas sous les sens il faut les exprimer sous des formes sensibles..*

nature ; tandis que toutes les créatures sont prisonnières de la nature et ne peuvent s'affranchir de ses exigences, l'homme seul lui résiste.[45] »

Pour Kant, ce *pouvoir extraordinaire que l'animal ne possède pas* et qui est propre à l'homme a pour fondement la raison, la loi morale qui s'y trouve, et la réalisation du « souverain bien », partant la nécessité qu'a la raison d'admettre l'existence de Dieu : « […] la loi morale est donnée en quelque sorte comme un fait de la raison pure dont nous sommes conscients a priori et qui serait sûr apodictiquement, même si l'on ne pouvait découvrir dans l'expérience aucun exemple de cas où elle ait été exactement observée. Ainsi la réalité objective de la loi morale ne peut être démontrée par aucune déduction, quelque effort que puisse faire la raison théorique, spéculative ou soutenue par l'expérience ; en conséquence, même si l'on voulait renoncer à la certitude apodictique, elle ne pourrait être confirmée par l'expérience, ni démontrée par là a posteriori ; mais elle se maintient solidement par elle-même.[46] » « La réalisation du souverain bien dans le monde est l'objet nécessaire d'une volonté déterminable par la loi morale. Dans cette volonté l'entière conformité des intentions à la loi morale est la condition suprême du souverain bien. Il faut donc qu'elle soit possible aussi bien que son objet, puisqu'elle est comprise dans l'ordre même de promouvoir celui-ci. Or, l'entière conformité de la volonté à la loi morale est la sainteté, perfection dont aucun être raisonnable du monde sensible n'est capable en aucun moment de son existence. Comme elle est exigée néanmoins en tant que nécessaire pratiquement, elle ne peut se rencontrer que dans un progrès allant à l'infini et il est nécessaire selon les principes de la raison pure pratique d'admettre une progression pratique de ce genre comme l'objet réel de notre volonté. Or, ce progrès infini n'est possible que dans la supposition d'une existence et d'une personnalité indéfiniment

[45] *Leçons, XLVIII, Différence entre l'homme et l'animal.*
[46] *CRPratique, Livre premier, chapitre premier, I. De la déduction des principes de la raison pure pratique.*

persistante du même être raisonnable (ce qu'on nomme l'immortalité de l'âme). »[47] « […] le souverain bien n'est possible dans le monde qu'en tant qu'on admet une cause suprême de la nature qui a une causalité conforme à l'intention morale. Or, un être capable d'actions en vertu de la représentation des lois, est une intelligence (un être raisonnable) et la causalité d'un être de ce genre, d'après cette représentation des lois, c'en est la volonté. Ainsi, la cause suprême de la nature, en tant qu'elle doit être présumée par le souverain bien, est un être qui, par entendement et volonté, est la cause et par conséquent l'auteur de la nature, c'est-à-dire Dieu. Par suite, le postulat de la possibilité du souverain bien dérivé (du meilleur monde) est en même temps le postulat de la réalité d'un souverain bien primitif, c'est-à-dire de l'existence de Dieu. Or, c'était pour nous un devoir de promouvoir le souverain bien, et par conséquent non seulement un droit, mais aussi une nécessité unie comme besoin au devoir, de supposer la possibilité de ce souverain bien ; or, comme il n'est possible que sous la condition de l'existence de Dieu, il en unit indissolublement la présomption avec le devoir, c'est-à-dire qu'il est moralement nécessaire d'admettre l'existence de Dieu.[48] »

On peut spéculer qu'ʿAbdu'l-Bahá serait prêt à acquiescer à plusieurs de ces considérations, exception faite de l'affirmation qu'aucun être raisonnable du monde sensible n'est capable de réaliser l'entière conformité de la volonté à la loi morale, c'est-à-dire d'accéder à la sainteté, car la pureté et la sainteté sont, d'après lui, le propre des êtres tels le Christ ou Bahá'u'lláh. Un peu plus loin, on reviendra sur leurs *pouvoirs*. Entretemps, la question reste entière : Comment la connaissance de la *Réalité divine* se fait-elle *dans ses attributs* ? Par une image pénétrante, ʿAbdu'l-Bahá montre le chemin :

[47] *CRPratique, Livre II, chapitre II, IV. L'immortalité de l'âme comme postulat de la raison pure pratique.*

[48] *CRPratique, Livre II, chapitre II, V. L'existence de Dieu comme postulat de la raison pure pratique.*

« Parmi l'ensemble des choses qui sont survenues dans le monde et font partie des nécessités naturelles, se trouve la vie humaine. Sous ce rapport, l'homme est la branche, la Nature est la souche ; se peut-il que la volonté, l'intelligence, les qualités qui se trouvent dans la branche ne soient pas dans la souche ?[49] »

La compréhension de la volonté et de l'intelligence de l'homme, c'est-à-dire de cette liberté d'agir *selon son propre vouloir*[50], ouvre la voie à la perception de la *Réalité divine dans ses attributs* :

« Nous avons établi à maintes reprises, avec preuves et arguments à l'appui, que l'homme est le plus noble des êtres contingents, la réunion de toutes les perfections, et que tous les êtres et les créatures sont le lieu où resplendit l'éclat de Dieu ; c'est-à-dire que les signes de la grandeur divine sont apparents dans la réalité des choses et dans toutes les créatures. De même que le globe terrestre est le lieu où resplendit l'éclat du soleil (puisque sa lumière, sa chaleur, ses effets sont apparents et visibles dans les moindres atomes de la terre), de même les atomes des êtres, dans cet espace infini, proclament et prouvent l'une des perfections divines. Rien n'en est exclu. C'est, soit un signe de la miséricorde de Dieu, soit un signe de son pouvoir, de sa grandeur, de sa justice, de sa providence qui dispense l'éducation ; soit un signe de la bonté de Dieu, de sa vision, de son audience, de sa connaissance, de sa grâce, et ainsi de suite.

Nous en revenons à ceci que, nécessairement, chacune des créatures est le lieu où resplendit l'éclat divin, c'est-à-dire que les perfections de Dieu sont apparentes et resplendissent en elles. Ainsi le soleil, dans le désert, sur la mer, dans les arbres, dans les fruits et les fleurs, dans tout ce qui existe sur terre, resplendit. Le monde des créatures, c'est-à-dire

[49] *Leçons, I, La nature est sous l'empire d'une loi générale unique.*
[50] *Leçons, LXX, L'homme est-il libre de faire le bien ou le mal ?* (déjà cité plus haut).

chaque être existant, nous dit l'un des noms de la Divinité. Mais la réalité humaine est la réalité collective, la réalité générale, le lieu où resplendit l'éclat de toutes les perfections divines ; c'est-à-dire que, pour chaque nom, chaque attribut, chaque perfection que nous reconnaissons en Dieu, il existe un signe chez l'homme. S'il en était autrement, l'homme ne pourrait pas les imaginer ni les comprendre.

Ainsi, nous disons que Dieu voit, et notre œil est le signe de sa vision ; autrement, comment pourrions-nous imaginer la vision divine ? Car l'aveugle, du moins l'aveugle-né, ne peut imaginer la vision ; le sourd, du moins le sourd de naissance, ne peut imaginer l'ouïe ; celui qui est mort ne peut se représenter la vie. Par conséquent, la divinité de Dieu, qui est la réunion de toutes les qualités, éclate dans la réalité de l'homme ; c'est-à-dire que l'Essence d'Unité est la somme de toutes les perfections et cet état d'unité se reflète dans la réalité humaine : le Soleil de Vérité brille dans ce miroir. C'est pour cela que l'homme est le miroir parfait qui regarde le Soleil de Vérité ; il est son lieu de resplendissement. L'éclat des perfections divines se voit dans la réalité de l'homme. Ainsi, il est le représentant de Dieu, son messager.[51] »

[51] *Leçons, L, Preuves spirituelles sur l'origine de l'espèce humaine.*

L'homme, *dont l'essence profonde nous échappe*, cet être faible face aux contingences de l'existence, comment peut-il être, ou se rendre, *messager* de Dieu ? Comment ce protagoniste de l'histoire de l'humanité marquée aujourd'hui comme hier par la violence et la guerre, par les antagonismes d'intérêts qui occasionnent les plus ignobles bassesses, par la haine et les conflits meurtriers d'identité, par les luttes de religion, par les génocides – comment peut-il être, ou le devenir par quelque moyen, le *représentant* de Dieu ? 'Abdu'l-Bahá répondrait (si l'on se permettait de le paraphraser) : par sa nature spirituelle, par son expression pratique, la liberté, et avec le secours de Dieu. Sur la nature spirituelle de l'homme, 'Abdu'l-Bahá la décrit en commentant un célèbre passage de la Première Épître de Paul aux Corinthiens (15 : 22) – « Comme tous meurent par Adam de même tous revivront par Christ. » :

« Sachez qu'il y a deux natures dans l'homme : la nature corporelle et la nature spirituelle. La nature corporelle est l'héritage d'Adam, et la nature spirituelle est l'héritage de la réalité du Verbe de Dieu, de la spiritualité du Christ. La nature corporelle est née d'Adam, la nature spirituelle, de la bonté du Saint-Esprit ; celle-là est la source de toute imperfection, celle-ci est la cause de toute perfection. Le Christ s'est sacrifié lui-même pour affranchir les hommes des imperfections de la nature corporelle, et les parer des vertus de la nature spirituelle. Cette nature spirituelle, qui vient de la bonté de la réalité de Dieu, est l'union de toutes les perfections, et existe par les souffles du Saint-Esprit : elle consiste dans les perfections divines, la lumière, la spiritualité, la direction, l'exaltation, les nobles efforts, la justice, l'amour, la bienfaisance, la charité envers le prochain, la philanthropie, en un mot l'essence de la vie. C'est la réflexion de la splendeur du Soleil de Vérité.

Le Christ est le point central du Saint-Esprit, il est né du Saint-Esprit, il est suscité par lui, il est de sa descendance. C'est-à-dire que la réalité du Christ ne descend pas d'Adam, elle est fille du Saint-Esprit. Donc, le verset 22 du chapitre XV de l'épître de Paul aux Corinthiens où il est dit :

"Comme tous meurent par Adam, de même tous revivront par Christ", veut dire que, selon la terminologie consacrée, Adam était le père de l'homme, c'est-à-dire fut la cause de la vie physique de l'humanité. Il a la paternité physique ; il est une âme vivante, mais il n'est pas donneur de vie. Le Christ, au contraire, est la cause de la vie spirituelle de l'homme, et du point de vue de l'esprit il a la paternité spirituelle. Adam est l'âme vivante, le Christ est l'esprit vivifiant. Ce monde physique représente pour l'homme les facultés des sens, et c'est des exigences de ces facultés que viennent les péchés, car elles ne sont pas soumises aux lois de la justice et de la sainteté. Le corps de l'homme est prisonnier de la nature, tous ses mouvements ont pour but la satisfaction de ses exigences.

Il est donc évident que des péchés existent dans le monde corporel, tels la colère, la jalousie, la dispute, l'avidité, l'avarice, l'ignorance, la tromperie, l'orgueil, la cruauté. Tous ces défauts existent dans la création de l'homme. Un homme qui n'a pas reçu une éducation spirituelle est une brute ; par exemple, les peuplades de l'Afrique dont les actes, les habitudes, les caractères sont purement dirigés par les sens, n'agissent que pour satisfaire les exigences de leur nature, au point de se lacérer et de se manger entre eux. Il est donc établi que le monde physique de l'homme est un monde de péchés. Dans ce monde physique, l'homme ne diffère pas de l'animal.[52] »

Les péchés existent dans la création de l'homme, mais dans la nature, le mal n'existe pas :

« […] Dans la nature, le mal n'existe pas, tout est bon ; même des qualités et un naturel qui, en général, sont blâmés, et qui pourtant sont une nécessité essentielle de certains humains, ne sont pas en réalité blâmables. Ainsi, dès le début de sa vie, on peut remarquer

[52] *Leçons, XXIX, « Comme tous meurent par Adam de même tous revivront par Christ » (I Corinthiens, XV, 22).*

clairement chez un enfant qui tète les signes de l'avidité, de la colère, de la domination. Alors, le bien et le mal ont été créés dans la réalité de l'homme, et cela est contraire au bien absolu dans la création et la nature pourra-t-on dire. La réponse à cela c'est que l'avidité, qui est la demande de quelque chose de plus, est une qualité louable, pourvu qu'elle s'exerce à propos. Par exemple, si un homme est avide d'apprendre les sciences et le savoir, ou de devenir clément, généreux et juste, cela est très louable. S'il exerce sa colère et sa domination contre les tyrans sanguinaires, qui sont comme des lions dévorants, cela est également très louable ; tandis que, s'il ne se sert pas de ces qualités pour de bons propos, elles sont blâmables.[53] »

En d'autres mots, ce n'est pas l'existence de nécessités essentielles dans le monde contingent qui est à l'origine du mal, ces nécessités *ne sont pas en réalité blâmables*, car autrement ce serait *contraire au bien absolu dans la création et la nature* ; c'est l'intention de l'homme qui rend son action louable ou non, comme dans l'avidité, blâmable si elle est une forme de voracité ou de cupidité, et louable si elle est l'envie et l'appétit d'apprendre les sciences. D'après Kant, « Des inclinations naturelles sont considérées en elles-mêmes bonnes, c'est-à-dire non condamnables et il n'est pas seulement inutile, mais ce serait même nuisible et blâmable de vouloir les extirper ; il faut plutôt les dompter, afin qu'elles ne se détruisent pas les unes par les autres, mais qu'elles puissent être amenées à s'accorder en un tout appelé bonheur. […] Seul ce qui est moralement contraire à la loi, est mauvais en soi, absolument condamnable et doit nécessairement être extirpé.[54] » Dans l'intention s'expriment *les admirables perfections de l'homme* qui *sont exclusivement bonnes*, le mal est l'intention passible de blâme, partant la non-existence *de bons propos* :

[53] *Leçons, LVII, Les différents caractères de l'homme.*

[54] *Religion, Deuxième partie. Lutte du bon principe avec le mauvais pour la domination de l'homme.*

« Sachez qu'il y a deux sortes de créatures : les matérielles et les spirituelles, celles qui sont perceptibles et celles qui sont intelligibles. […] les réalités intelligibles, comme les qualités et les admirables perfections de l'homme, sont exclusivement bonnes ; elles existent, et le mal est leur non-existence. Ainsi, l'ignorance est la non-existence du savoir, la perdition est la non-existence du salut […].

Et de même pour les choses sensibles : celles-là aussi sont purement bonnes ; le mal est leur non-existence. Ainsi la cécité est le manque de vue, la surdité le manque d'ouïe […].

Pourtant, un doute vient à l'esprit : le scorpion, le serpent sont des animaux venimeux ; est-ce un bien ou un mal, car ils sont des choses existantes ? Oui, le scorpion est un mal, du moins par rapport à nous ; et de même le serpent. Mais par rapport à eux-mêmes, ils ne sont pas un mal, car leur venin est leur arme ; par leur dard, ils se protègent. […].

Bref, il se peut qu'une chose, par rapport à une autre, soit un mal ; mais dans la limite de sa propre essence, elle n'est pas mauvaise. Il est donc prouvé que le mal n'existe pas ; tout ce que Dieu a créé, il l'a bien créé. Le mal est le néant : ainsi, la mort est le néant de la vie ; lorsque le secours de la vie ne parvient plus à l'homme, il meurt. L'obscurité est le néant de la lumière, quand il n'y a pas de lumière, l'obscurité règne : la lumière existe, mais l'obscurité n'existe pas, c'est un néant. La richesse existe, mais la pauvreté est un néant. Donc, il est évident que tous les maux reviennent au néant. Le bien existe, le mal n'existe pas.[55] »

Ainsi, le mal *est le néant*, c'est le propre de la non-existence *des admirables perfections de l'homme*, c'est le fait de la *nature corporelle, source de toute imperfection, héritage d'Adam*, déchu du paradis de liberté, ayant accepté le fruit que lui donna Ève, séduite par le mensonge du serpent, mensonge qui est *la source de tous les maux* :

[55] *Leçons, LXXIV, La non-existence du mal.*

« Il est donc évident que, dans la création, le mal n'a jamais existé ; mais quand le caractère naturel de l'homme s'exerce dans les circonstances contraires aux lois, il devient blâmable. […] Il est donc clair que la nature est le bien même. Considérez que le plus mauvais caractère et le défaut le plus haïssable, qui est la source de tous les maux, c'est le mensonge ; on ne peut imaginer un défaut plus mauvais et plus blâmable dans l'existence ; c'est le destructeur de toutes les perfections humaines et la cause de vices innombrables ; il n'y a pas de pire défaut que celui-là, c'est la base de tous les crimes.[56] »

Sur le mensonge, un passage de Kant mérite d'être cité : « Pour éclaircir le principe régulateur de la raison par un exemple tiré de son usage empirique, je ne dis pas pour le confirmer (car des preuves de ce genre ne sont pas applicables aux affirmations transcendantales), que l'on prenne un acte volontaire, par exemple un mensonge méchant par lequel un homme a introduit un certain désordre dans la société ; qu'on en cherche d'abord les causes déterminantes, et que l'on juge ensuite comment il lui peut être imputé avec toutes ses conséquences. Sous le premier point de vue on pénètre le caractère empirique de cet homme jusque dans ses sources, soit que l'on les découvre dans une mauvaise éducation, dans une détestable société, en partie aussi dans la méchanceté d'un naturel insensible à la honte, ou qu'on les rejette sur le compte de la légèreté et de l'irréflexion, sans perdre de vue les circonstances occasionnelles qui ont pu agir à leur tour. Dans tout cela on procède comme on le fait en général dans la recherche de la série des causes déterminantes d'un effet naturel donné. Or, bien que l'on croie que l'action a été déterminée par là, on n'en blâme pas moins l'auteur, et cela non pas à cause de son mauvais naturel, non pas à cause des circonstances qui ont influé sur lui, non pas même à cause de sa conduite antérieure, car on suppose que l'on peut laisser tout à fait de côté ce qu'a été cette conduite,

[56] *Leçons, LVII, Les différents caractères de l'homme.*

regarder la série des conditions écoulées comme non avenue, et cette action comme entièrement indépendante de l'état antérieur, comme si l'auteur avait par là commencé absolument de lui-même une série d'effets. Ce blâme se fonde sur une loi de la raison, où l'on regarde celle-ci comme une cause qui a pu et dû déterminer la conduite de l'homme, indépendamment de toutes les conditions empiriques indiquées. Et l'on n'envisage point la causalité de la raison comme concomitante, mais comme complète par elle-même, quand même les mobiles sensibles ne lui seraient pas favorables, mais contraires ; l'action est attribuée au caractère intelligible de l'auteur : il se rend coupable au moment où il ment ; par conséquent, malgré toutes les conditions empiriques de l'action, la raison était entièrement libre, et cet acte doit être absolument imputé à sa négligence.[57] » Cet exemple permet donc de saisir ce que Kant entend par la loi de la raison, qui établit le devoir de l'homme indépendamment des conditions empiriques, et la détermination de ce devoir est complète par elle-même, intérieure à la raison, sans contingence relative aux mobiles sensibles.

Alors, à nouveau la question se pose : l'homme, cet être capable de commettre un mensonge, comment, par son esprit, peut-il être le *représentant de Dieu* ? 'Abdu'l-Bahá souligne la prééminence de la raison, *perfection de l'esprit* qui *découvre la réalité des choses* :

« L'esprit humain, qui constitue la différence entre l'homme et l'animal, est l'âme douée de raison ; et ces deux termes, l'esprit humain et l'âme douée de raison, désignent une seule et même chose. Cet esprit qui, dans le langage des philosophes, devient l'âme douée de raison, enveloppe l'ensemble des existences, et c'est lui qui, suivant le pouvoir de l'homme, découvre les réalités des choses et apprend les qualités et les effets des contingences, les conditions et les propriétés des choses.

[57] *CRPure II, Deuxième partie, dialectique transcendantale, chapitre II, III. Éclaircissement de l'idée cosmologique d'une liberté unie à la loi générale de la nécessité naturelle.*

Mais, tant que l'homme ne reçoit pas l'assistance de l'esprit de foi, il n'apprend pas les secrets divins ni les vérités éternelles. Tel un miroir, il a beau être clair, propre et brillant, il lui faut de la lumière ; tant qu'un rayon de soleil ne vient pas luire sur l'homme, il ne découvre pas les mystères divins.

Quant à la raison, c'est la faculté de l'esprit humain. Si l'on compare l'esprit à une lampe, la raison est la lumière qui y brille. Si l'on compare l'esprit à un arbre, la raison en est le fruit. La raison est la perfection de l'esprit et son attribut essentiel, comme la lumière solaire est la qualité essentielle du soleil.[58] »

Pour sa part, Kant prône la raison comme le lieu où se crée la foi, car c'est par cette *perfection de l'esprit* que l'homme découvre les *mystères divins* lorsqu'*un rayon de soleil vient luire sur* lui. Ce rayon de soleil permet de saisir *les réalités des choses* et, avant tout, de prendre conscience de sa propre réalité et de la loi morale pour ainsi dire inscrite dans la raison. « En tous les genres de croyances qui se rapportent à la religion, le chercheur rencontre inévitablement, sous leur constitution intrinsèque, un mystère, c'est-à-dire quelque chose de sacré "heilig", qui peut être connu il est vrai, d'un chacun en particulier, mais qui ne peut être généralement communiqué. En tant que sacré, ce doit être un objet moral, donc, un objet de la raison, et cet objet doit pouvoir être connu intérieurement d'une façon suffisante pour l'usage pratique, sinon pour l'usage théorique en tant que mystère ; car dans ce dernier cas il devrait être communicable à tous et de même pouvoir être connu extérieurement et publiquement. La foi en une chose que nous devons considérer comme un saint mystère, peut-être tenue pour une foi inspirée par Dieu ou pour une pure foi de la raison. À moins qu'une extrême nécessité ne nous oblige à admettre la première

[58] *Leçons, LV, L'esprit, l'âme, la raison.*

de ces croyances, nous prendrons pour maxime de nous en tenir à la deuxième. Des sentiments ne sont pas des connaissances et n'indiquent donc pas de mystères et, comme le mystère, se rapporte à la raison sans pouvoir cependant être communiqué à tous, chacun n'aura qu'à le rechercher (si toutefois il s'en trouve jamais) dans sa propre raison.[59] »

La raison, dit 'Abdu'l-Bahá, *est le fruit* dont l'arbre est l'esprit *qui enveloppe l'ensemble des existences*, mais en même temps l'esprit est *ou divin ou satanique* :

« Le corps de l'homme […] est comparable à un miroir, et l'esprit de l'homme au soleil. […] C'est cet esprit qui fait les découvertes : il s'étend sur tout ce qui existe ; tous ces signes nouveaux, ces arts, ces découvertes, ces inventions glorieuses, ces événements importants de l'histoire que vous connaissez, c'est à lui que tout cela est dû. […]

Mais cet esprit humain a deux aspects, il est ou divin ou satanique ; ou bien il est capable de la plus grande perfection, ou bien il est capable de la plus grande imperfection. S'il acquiert des vertus, l'homme devient la plus noble des contingences, mais s'il acquiert des vices, il sera la plus vile des créatures.[60] »

Ces deux aspects de l'esprit humain, divin ou satanique, se reflètent dans les actions de l'homme, bonnes ou mauvaises, conformes ou non à la raison et à la loi, car il est libre d'exercer sa volonté :

« […] Il y a des choses qui sont soumises au libre arbitre de l'homme : la justice, l'équité, la cruauté, l'injustice, en d'autres mots les bonnes et mauvaises actions ; il est clair et évident que ces actions sont, pour une grande part, laissées à la volonté de l'homme. Mais il y a d'autres

[59] *Religion, Troisième partie, deuxième section. Remarque générale.*
[60] *Leçons, XXXVI, Les cinq aspects de l'esprit.*

cas où l'homme est déterminé et forcé : ainsi le sommeil, la mort, les maladies, le déclin de ses forces, les inconvénients, les malheurs qui ne sont pas soumis au libre arbitre de l'homme, dont il ne peut être tenu responsable, car il les subit. Mais pour les bonnes et les mauvaises actions, il est libre, et il les commet selon son propre vouloir.

Par exemple, s'il le veut, il peut passer son temps à louer Dieu, ou se livrer à d'autres pensées. Il peut être enflammé comme un flambeau par le feu de l'amour de Dieu, être rempli d'amour pour l'humanité, ou bien haïr l'humanité, se prendre de passion pour les choses matérielles. Il peut être juste ou cruel. Ces actes sont soumis à la puissance et à la volonté de l'homme lui-même ; aussi en est-il responsable.[61] »

« Quant au bien et au mal, ils sont déterminés par la raison ou par la loi. Certains croient que c'est par la loi ; comme les juifs qui, regardant comme obligatoires tous les commandements de la Bible, pensent que c'est une question de loi, non de raison. […]

Mais les théologiens pensent que le bien et le mal tiennent à la fois à la raison et à la loi. Le fondement suprême de l'interdiction du meurtre, du vol, de la trahison, du mensonge, de l'hypocrisie, de la cruauté, c'est la raison. Tout être intelligent comprend que le meurtre, le vol, la trahison, le mensonge, l'hypocrisie, la cruauté sont des choses mauvaises et réprouvées.[62] »

Par *loi* on peut entendre à la fois la loi fixée dans les Écritures, d'où la référence à la soumission des juifs aux commandements de la Bible, et, au regard de la raison, la loi morale (c'est-à-dire, la loi que *tout être intelligent comprend* ; comme dit Kant, la législation de la raison « exige qu'elle n'ait besoin de présupposer qu'elle-même, parce que la règle n'est objectivement et universellement valable que si elle vaut

[61] *Leçons, LXX, L'homme est-il libre de faire le bien ou le mal ?*
[62] *Leçons, LXXVII, De la justice et de la miséricorde de Dieu.*

sans conditions contingentes et subjectives qui distinguent un être raisonnable d'un autre »). Un passage d'une importante remarque faite par Kant résume sa perception du lien entre la raison, le libre arbitre, la loi morale et l'intention : « […] la liberté de l'arbitre est de cette nature toute particulière qu'elle ne peut être déterminée à l'action par aucun motif, à moins que l'homme l'ait admis dans sa maxime (qu'il s'en soit fait pour lui une règle générale suivant laquelle il veut se conduire) ; c'est ainsi seulement qu'un motif quel qu'il soit peut se maintenir à côté de la absolue spontanéité du libre arbitre (de la liberté). Toutefois la loi morale est par elle-même un motif, au jugement de la raison ; et qui en fait sa maxime, est moralement bon. Or, si la loi ne détermine pas l'arbitre d'une personne à l'égard d'un acte qui se rapporte à cette loi, il faut qu'un motif contraire influe sur son libre arbitre ; et comme ceci […] ne peut avoir lieu que si l'homme admet ce motif (donc un écart de la loi morale) dans sa maxime (auquel cas c'est un mauvais homme), son intention par rapport à la loi morale n'est jamais indifférente jamais, ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire ni bonne ni mauvaise […] L'intention c'est-à-dire le fondement subjectif premier de l'admission des maximes, ne peut être qu'unique et se rapporte d'une manière générale à l'usage entier de la liberté.[64] »

Ce rigorisme qui ne reconnaît pas la possibilité pour l'homme d'agir de façon moralement indifférente, dont l'intention par rapport à la loi morale n'est jamais indifférente jamais « ni bonne ni mauvaise », est proche de celui d'ʿAbdu'l-Bahá, car *les péchés existent dans la création de l'homme : pour les bonnes et les mauvaises actions, il est libre, et il les commet selon son propre vouloir… aussi en est-il responsable.* L'homme diffère de l'animal par cette responsabilité, elle révèle son *âme douée de raison*. Kant remarque que « quand nous recherchons l'origine du mal nous ne mettons pas tout d'abord en ligne de compte

[64] *Religion, Première partie. Remarque.*

le penchant au mal (comme peccatum in potentia), mais nous prenons en considération seulement le mal effectif d'actions données, suivant sa possibilité interne et ce qui, en vue de leur exécution, doit se rencontrer dans l'arbitre. Toute mauvaise action, quand on en recherche l'origine rationnelle, doit être considérée comme si l'homme y était arrivé directement, de l'état d'innocence ; car quelle qu'ait été sa conduite antérieure et quelles que soient aussi les causes naturelles agissant sur lui, qu'elles se trouvent en lui ou hors de lui, peu importe, son action est cependant libre et nullement déterminée par une quelconque de ces causes ; elle peut donc et doit toujours être jugée comme un usage originel de son arbitre. Il aurait dû ne pas l'accomplir quelles qu'aient été les circonstances temporelles et les connexions dans lesquelles il a pu se trouver ; car aucune cause du monde ne fera qu'il cesse d'être un être agissant librement. On dit, il est vrai, avec raison qu'on impute également à l'homme les conséquences qui résultent de ses actions passées accomplies librement, mais contrairement à la loi ; cependant on veut dire simplement par là que l'on n'a pas besoin d'avoir recours à ce subterfuge et de rechercher si ces conséquences sont libres ou non parce que déjà dans l'action reconnue libre qui en était la cause, il y a une raison suffisante pour l'imputation. Toutefois quelque mauvais qu'ait été un homme jusqu'au moment où il doit accomplir immédiatement une action libre (le mal même lui étant habituel et, comme une seconde nature) son devoir a consisté non seulement à être meilleur, mais c'est encore toujours son devoir de se rendre meilleur.[65] »

Pour 'Abdu'l-Bahá, néanmoins, il existe encore pour ainsi dire une autre dimension de la loi morale, car à son fondement même se trouvent *les lois de la justice et de la sainteté*[66] auxquelles ne sont pas soumises les exigences des facultés des sens de l'homme, ou, avec les mots de Kant, auxquelles ne sont pas soumis les actes résultant des lois naturelles. Ces

[65] *Religion, Première partie. IV De l'origine du mal dans la nature humaine.*

[66] *Voir l'extrait cité plus haut de la Leçon XXIX, « Comme tous meurent par Adam de même tous revivront par Christ. »*

lois de la justice et de la sainteté sont le propre des *commandements d'un prophète* :

« […] Lorsqu'un homme commet une mauvaise action, certes il est responsable ; mais si les commandements d'un prophète ne parviennent pas quelque part, et si les hommes n'agissent pas en conformité avec les instructions divines (tel le commandement du Christ de rendre le bien pour le mal), dans ce cas, s'ils agissent selon les impulsions de la nature, et s'ils tourmentent ceux qui les tourmentent, au point de vue de la religion, ils seront excusés, car le commandement divin ne leur est pas parvenu. Bien qu'ils ne méritent pas cette faveur et ce bienfait, néanmoins, Dieu les traite avec bonté et leur pardonne.[67] »

Par conséquent, libre de respecter la loi et d'exercer la raison, s'il bénéficie de *l'assistance de l'esprit de foi*[68] et du *secours de Dieu*, l'homme pourra espérer devenir le *représentant de Dieu*, car il pourra tourner le *gouvernail* dans la bonne direction et compter avec la *force du vent* :

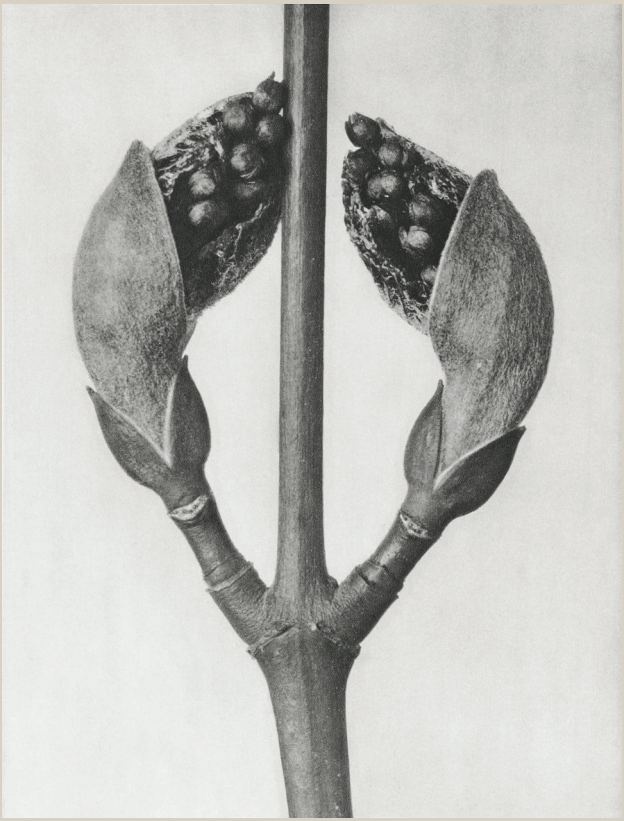
« Maintenant se présente une autre question : c'est que l'homme est absolument impuissant et faible, car la puissance et la force appartiennent uniquement à Dieu ; la gloire et l'humiliation dépendent du bon plaisir et de la volonté du Très-Haut. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Evangile que Dieu est comme un potier qui fait une coupe précieuse, puis fabrique un vase ordinaire. Le vase ordinaire n'a pas le droit de se révolter contre le potier et de dire : "Pourquoi n'as-tu pas fait de moi une coupe précieuse que l'on se passe de main en main ?"[69] La signification

---

[67] *Leçons, LXXVII, De la justice et de la miséricorde de Dieu.*

[68] *Voir l'extrait cité plus haut de la Leçon LV, L'esprit, l'âme, la raison.*

[69] Romains 9 : 20 O homme, toi plutôt, qui es-tu pour contester avec Dieu ? Le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? 21 Le potier n'est-il pas maître de l'argile, pour faire avec la même masse un vase d'honneur et un vase d'un usage vil ?



de cette comparaison est que les situations des êtres sont différentes les unes des autres. […] Les êtres inférieurs […] n'ont ni le droit, ni la vertu des degrés supérieurs ; ils doivent progresser dans le leur propre.

De même, les faits et gestes de l'homme dépendent de l'aide de Dieu ; s'il n'est pas secouru, il est aussi incapable d'agir en bien qu'en mal. Mais lorsque le secours de vie vient du Seigneur généreux, il a le pouvoir de faire le bien ou le mal ; si, au contraire, ce secours ne vient pas, il devient impuissant à faire quoi que ce soit. C'est pour cela que, dans les Ecritures saintes, on parle de l'aide et du secours de Dieu. Ainsi, cet état est comme celui d'un navire qui est mis en mouvement par la force du vent ou celle de la vapeur : si ces forces cessent, il ne bouge plus. En dehors de cela, le gouvernail qui se tourne dans chaque direction, joint à la force de la vapeur, conduit le navire dans la direction voulue. Si le gouvernail est tourné vers l'Est, il va vers l'Est ; s'il est tourné vers l'Ouest, il va vers l'Ouest. Ce mouvement ne vient pas du navire, il vient du vent ou de la vapeur.

Pareillement, les moindres actes de l'homme dépendent du secours de Dieu, mais le choix du bien ou du mal lui appartient. […]

C'est-à-dire que, si le choix du bien et du mal appartient à l'homme, en tout état de cause, il est soumis au secours de vie de l'Educateur. Le royaume de Dieu est grand, et nous sommes tous prisonniers dans la main de son pouvoir ! Le serviteur ne peut rien par sa propre volonté ; Dieu est le puissant, l'omnipotent et l'assistant de toutes les créatures ![70] »

[70] *Leçons, LXX, L'homme est-il libre de faire le bien ou le mal ?*

Comment s'inscrire aux leçons de l'Éducateur (pourrait-on se demander avec un sourire) ? Faut-il le rappeler, il est *inaccessible, incompréhensible* ? Ces leçons-là, 'Abdu'l-Bahá l'explique, sont prodiguées par des *éducateurs divins* dotés d'un *pouvoir surnaturel* :

« Lorsque nous jetons un regard sur le monde, nous voyons que le monde minéral, le monde végétal, le monde animal, le monde humain dépendent tous d'un éducateur. Si la terre n'avait pas d'éducateur, elle deviendrait une jungle où pousseraient des herbes folles. Mais si un cultivateur vient et la laboure, elle produit des moissons qui nourrissent les êtres vivants. […]

Maintenant, considérez que c'est l'éducation qui réunit l'Orient et l'Occident sous la loi de l'homme, c'est l'éducation qui fait apparaître toutes ces merveilleuses inventions, c'est l'éducation qui produit ces sciences et ces arts éminents, c'est l'éducation qui fait ces nouvelles découvertes et met en évidence ces institutions ! Et s'il n'y avait pas d'éducateur, ces conforts, ce progrès ou cette civilisation n'existeraient pas. Si vous laissez un homme dans un désert où il ne voit aucun de ses semblables, sans nul doute il deviendra un véritable animal : il est donc clair qu'un éducateur est nécessaire.

Mais il y a trois sortes d'éducations : l'éducation matérielle, l'éducation humaine, l'éducation spirituelle. L'éducation matérielle a pour but les progrès et les développements du corps, en facilitant les moyens de vivre, en aidant à acquérir le confort et la tranquillité : cette éducation est commune à l'homme et aux animaux.

L'éducation humaine implique civilisation et progrès, c'est-à-dire : gouvernement, administration, œuvres de bienfaisance, activités commerciales, artisanat, sciences, grandes inventions et découvertes, institutions soigneusement élaborées ; ces activités sont essentielles à l'homme et le distinguent de l'animal.

L'éducation divine est l'éducation en vue du royaume. Elle consiste à acquérir les perfections divines, et c'est la véritable éducation ; car,

dans cet état, l'homme devient le centre des bénédictions divines, et la manifestation de "faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance"[71]. Tel est le but du monde humain.

Maintenant, il nous faut un éducateur qui soit à la fois matériel, humain et spirituel, ayant une influence effective dans toutes les conditions. […]

[…] il doit apprendre aux hommes à organiser et à diriger les affaires matérielles et à élaborer un ordre social, pour que règnent dans l'existence coopération et aide mutuelle, de sorte que ces questions matérielles soient arrangées et réglées pour toutes les circonstances. De la même manière, il doit établir les bases de l'éducation humaine ; c'est-à-dire qu'il devra éduquer les intelligences et les pensées de telle façon qu'elles puissent faire les plus grands progrès, que les sciences et les connaissances se développent, que l'on découvre la réalité des choses, les mystères des existences et les propriétés des créatures et que, de jour en jour, l'instruction, les inventions, les institutions soient améliorées; et, des connaissances tirées de la perception des sens, il déduira celles qui relèvent uniquement de l'intellect.

Et de même, il fera l'éducation spirituelle, afin que la raison et l'intelligence pénètrent le monde métaphysique, qu'elles reçoivent les bienfaits qu'on retire des brises sacrées du Saint-Esprit, et qu'elles entrent en relation avec l'Assemblée suprême ; que la réalité de l'homme devienne le théâtre des qualités de Dieu, au point que tous les noms et attributs divins resplendissent dans le miroir de cette réalité, et que le verset sacré : "Nous le ferons à notre image et à notre ressemblance" soit réalisé.

[…] Comment un être isolé pourrait-il, sans aide et sans soutien, jeter les fondements d'une construction aussi élevée ? Il faut donc que le pouvoir céleste et divin vienne à son secours, afin qu'il puisse

[71] Genèse 1 : 27

entreprendre cette mission. Seule, une essence sainte peut donner la vie au monde des humains, changer l'aspect du globe terrestre, faire progresser les intelligences, faire vivre les âmes, jeter les bases d'une nouvelle existence, établir de nouvelles fondations, donner une organisation au monde, amener les religions et les peuples à l'ombre d'un drapeau unique, affranchir la créature du monde des imperfections et des vices, et lui inspirer le désir et le besoin des perfections naturelles aussi bien qu'acquises. Certes, il faut qu'un pareil pouvoir vienne de Dieu pour accomplir une telle œuvre ! Nous devons examiner ceci avec justice, car c'est ici la place de la justice. […]

Donc, l'éducateur parfait doit être à la fois matériel, humain et spirituel : il doit avoir un pouvoir surnaturel, afin de tenir le rang d'éducateur divin. […]

Maintenant, réfléchissons avec équité : ces manifestations divines qui sont venues, possédaient-elles toutes ces qualités, oui ou non ? […]

Il faut donc que nous prouvions aux gens intelligents, par des arguments de raison, le caractère prophétique de Moïse, du Christ et des autres manifestations divines. Et ces preuves et arguments que nous mentionnerons seront tirés de la raison, non des traditions.

C'est par des arguments de raison qu'il a été prouvé que le monde de l'existence a le plus grand besoin d'un éducateur, et que son éducation ne peut être réalisée que par le pouvoir divin. Il n'y a pas de doute que ce pouvoir divin soit la révélation ; et que l'éducation des peuples doive se faire par ce pouvoir qui est supérieur aux forces humaines.[72] »

'Abdu'l-Bahá consacre six leçons aux *éducateurs* bibliques et bahá'ís : Abraham, Moïse, le Christ, Muhammad, le Bab et Bahá'u'lláh. En voici deux extraits, l'un sur le Christ et l'autre sur Bahá'u'lláh :

[72] *Leçons, III, De la nécessité d'un éducateur.*

« […] Tout jeune, le Christ, à l'aide d'un pouvoir surnaturel, abrogea l'antique loi mosaïque, et se mit à réformer les mœurs générales : une seconde fois [après Moïse] il jeta pour Israël les bases d'une gloire éternelle. De plus, il donna à l'humanité la bonne nouvelle de la paix universelle ; il répandit des enseignements qui n'étaient pas réservés à Israël seulement : il institua les fondements de la félicité universelle pour tout le genre humain.

[…] Et cet être, alors qu'il était apparemment dans la plus grande détresse, annonça : "Ce soleil va resplendir, cette lumière va briller, et ma grâce va envelopper le monde, et tous les ennemis seront confondus !" Et comme il le dit, cela arriva. Tous les rois de la terre réunis n'ont pu le réduire à néant. Au contraire, toutes leurs bannières ont été déchirées, tandis que celle de cet opprimé a été portée à son apogée.

Est-ce qu'une telle chose est possible sur les bases de la logique humaine ? Non, par Dieu ! Il devient donc clair et évident qu'un tel être glorieux fut un véritable éducateur de l'humanité, et qu'il fut aidé et confirmé par le pouvoir divin.[73] »

« […] cet Astre sublime se leva soudain à l'horizon de la Perse, alors que ses habitants, ministres, ulémas, peuple, s'étaient dressés contre lui avec la plus grande animosité, en disant qu'il voulait supprimer et détruire la religion, la loi, la nation, l'empire. De même avait-on parlé contre le Christ. Cependant Bahá'u'lláh, seul et sans appui, résista à tout le monde, sans jamais montrer la moindre défaillance. A la fin, on dit : "Tant que cet homme sera en Perse, il n'y aura ni tranquillité ni repos. Il faut donc l'exiler, afin que la Perse recouvre la paix." On força Bahá'u'lláh à demander la permission de sortir de la Perse, pensant qu'ainsi la lampe de la cause sacrée s'éteindrait. Mais, au contraire, il n'en résulta que des choses heureuses : la cause grandit, et sa flamme

[73] *Leçons, VI, Le Christ.*

devint plus brillante. D'abord, elle s'était répandue dans la Perse seule ; mais ce fut la raison qui la fit se répandre dans d'autres contrées.

Alors on trouva que l'Iraq Arabi [la province où se trouve Bagdad], était près de la Perse et qu'il fallait l'exiler dans des provinces lointaines. Aussi le gouvernement persan fit-il des démarches pour qu'on envoyât Bahá'u'lláh de l'Iraq à Constantinople. Puis, on vit que la cause n'avait jamais eu un moment de défaillance. On trouva alors que Constantinople était un lieu de passage et de séjour de peuples et de races sans nombre, où vivaient beaucoup de Persans ; c'est pourquoi les Persans s'efforcèrent de faire exiler Bahá'u'lláh en Roumélie.

Mais la flamme devint plus brillante, la cause plus grande. A la fin, les Persans dirent : "Aucune de ces places n'est digne de confiance ni sûre ; il faut l'envoyer quelque part où il sera réduit à l'impuissance, dans un lieu de trouble et de misère, où sa famille et ses compagnons éprouveront de grands malheurs." Donc ils choisirent la prison de Saint-Jean-d'Acre, qui est réservée aux meurtriers, aux voleurs et aux brigands de grands chemins. Et, en vérité, ils le mêlèrent à ces hommes. Mais la puissance divine se manifesta, car cette prison fut la cause de la promulgation et de la proclamation de sa parole. La grandeur de Bahá'u'lláh devint évidente, car c'est de cette prison, et dans des circonstances aussi humiliantes, qu'il fit avancer la Perse d'une condition à une autre, qu'il soumit tous ses ennemis, et leur prouva qu'ils ne pouvaient résister à cette cause.

Ses enseignements sacrés pénétrèrent toutes les régions, sa cause fut établie. Oui, dans toute la Perse, ses ennemis agissaient avec la plus grande haine, emprisonnant, tuant, frappant, incendiant, et ruinant de fond en comble des milliers de demeures, s'efforçant par tous les moyens d'exterminer et d'écraser la cause. Malgré cela, de la prison des meurtriers, des brigands de grands chemins et des voleurs, il fit triompher sa cause et répandit ses enseignements ; il exhorta la plupart de ceux qui avaient été les plus enragés contre lui et en fit des croyants ; au point que le gouvernement persan lui-même s'éveilla, et fut honteux du mal qui était arrivé par la faute des ulémas.

Lorsque Bahá'u'lláh arriva dans cette prison, en Terre sainte, les gens instruits comprirent que la bonne nouvelle que Dieu, par la bouche des prophètes, avait donnée deux ou trois mille ans auparavant, était réalisée, que Dieu était fidèle à la promesse. Car à plusieurs des prophètes il avait révélé et donné la bonne nouvelle qui a trait à la Terre sainte : "Le Seigneur des armées doit se manifester chez toi."[74] Toutes ces promesses étaient accomplies ! Et s'il n'y avait pas eu ces persécutions, ces exils et ces bannissements, de la part des ennemis, on ne pourrait comprendre pourquoi Bahá'u'lláh aurait dû s'enfuir de Perse, et planter sa tente en Terre sainte. Les ennemis voulaient, par cet emprisonnement, anéantir et détruire complètement la cause sacrée ; au lieu de cela, cette prison bénie fut l'aide suprême, et le moyen de son développement. Sa voix divine parvint à l'Orient et à l'Occident, et les rayons du Soleil de Vérité brillèrent à tous les horizons.

Gloire à Dieu ! Bien qu'il fût emprisonné, sa tente était dressée sur le mont Carmel, et il circulait avec la plus grande majesté ! Et tous ceux, amis ou étrangers, qui furent honorés de sa présence, disaient : "C'est un prince, non un prisonnier !"

[…] Pendant cinquante ans, Bahá'u'lláh se tint en face de ses ennemis comme une montagne : tous voulaient l'anéantir et cherchaient sa perte. Mille fois on tenta de le crucifier et de le détruire ; et pendant ces cinquante ans, il fut constamment dans le plus grand danger.

La Perse, aujourd'hui[75], est dans un tel état de décadence et de ruine que tous les hommes intelligents, au courant de la véritable situation, reconnaissent que son progrès, sa civilisation et son relèvement dépendent de la promulgation des enseignements et du développement des principes de ce grand personnage.

Le Christ, en son temps béni, a réellement éduqué onze hommes dont le plus célèbre était Pierre : néanmoins, quand ce dernier fut mis à

[74] Zacharie 1 : 3 Ainsi parle l'Eternel des armées : Revenez à moi, dit l'Eternel des armées, et je reviendrai à vous, dit l'Eternel des armées.

[75] 1905.

l'épreuve, il renia trois fois le Christ. Malgré cela, combien, par la suite, le christianisme a pénétré les fondations du monde ! Aujourd'hui, Bahá'u'lláh a éduqué des milliers d'humains qui, sous la menace de l'épée, poussent au plus haut des cieux le cri Yá-Bahá'u'l-Abhá ["O Toi la Gloire des gloires !"] et dont, sous le feu des épreuves, le visage brille comme de l'or ! Puis songez à ce qui se passera encore dans l'avenir !

En résumé, il faut reconnaître avec équité quel éducateur de l'humanité fut cet être glorieux, quels signes merveilleux il manifesta, et quelle force et quelle puissance ont émané de lui dans le monde de l'existence ![76] »

Dans une autre leçon, 'Abdu'l-Bahá parle encore du Christ, et rappelle le don qu'il fit de soi afin de *promulguer une cause qui devait éduquer l'humanité, éveiller les enfants d'Adam, et illuminer toute la création*. En termes poétiques, il compare le Christ à une graine qui, disparaissant, surgit et s'épanouit sous la forme de l'arbre :

« Adam fut la cause de la vie physique de l'homme, mais la réalité du Christ, c'est-à-dire le Verbe de Dieu, fut la cause de sa vie spirituelle. Il est l'esprit vivifiant, c'est-à-dire que, grâce aux instructions et à l'éducation de cet esprit unique, toutes les imperfections provenant des exigences de la vie physique de l'homme sont transformées en perfections humaines. Donc le Christ était l'esprit vivifiant et la cause générale de la vie spirituelle. […]

[…] comme le Christ voulait promulguer une cause qui devait éduquer l'humanité, éveiller les enfants d'Adam, et illuminer toute la création, que la promulgation d'une cause aussi grande le mettait en opposition avec tous les peuples de la terre, et en révolte contre toutes les races et toutes les nations, le sang devait forcément couler, et il

[76] *Leçons, IX, Bahá'u'lláh.*

devait forcément être tué et crucifié. Aussi, le Christ, en proclamant sa cause, a-t-il sacrifié sa vie : il a regardé la croix comme son trône, la blessure comme un baume, et le poison comme du miel et du sucre. Il s'est adonné à l'éducation et à l'instruction des hommes, et ainsi, il s'est sacrifié pour donner aux hommes l'esprit de vie, pour être détruit dans son corps, afin de faire revivre les autres par l'esprit.

[…] le Christ fut comme la graine. Cette graine a sacrifié sa propre forme afin que l'arbre puisse croître et se développer. Bien que la forme de la graine soit détruite, sa réalité devient apparente dans la grandeur et la beauté les plus parfaites, dans la forme de l'arbre. Le rang du Christ était la perfection absolue : il fit briller ces perfections divines, comme le soleil, sur tous ceux qui crurent en lui ; et les bienfaits de la lumière brillèrent et resplendirent dans la réalité des hommes. C'est pour cela qu'il dit : "Je suis le pain descendu du ciel : quiconque mangera de ce pain ne mourra pas."[77] C'est-à-dire quiconque prendra sa part de cette nourriture divine parviendra à la vie éternelle, autrement dit, quiconque aura une part de cette bonté et obtiendra ces perfections, trouvera la vie éternelle, aura en abondance les bienfaits antiques, sera affranchi des ténèbres de l'erreur, et sera illuminé par les lumières de la direction. La forme de cette graine fut sacrifiée pour l'arbre : mais les perfections de cette graine, par suite du sacrifice, devinrent manifestes et évidentes. Car l'arbre, les branches, les feuilles et les fleurs étaient cachés et enfermés dans la graine. Lorsque la forme de celle-ci fut sacrifiée, ses perfections apparurent dans la plus parfaite manifestation, sous la forme des feuilles, des fleurs et des fruits.[78] »

Pour Kant, on l'a vu en quelques mots, tout repose sur la raison et sur la loi morale qui lui fait exiger l'existence de Dieu. Il s'ensuit que pour lui l'homme est en quelque sorte livré à « lui-même » pour s'éduquer ; c'est

[77] Par exemple, Jean 6 : 51

[78] *Leçons, XXIX, Comme tous meurent par Adam de même tous revivront par Christ.*

la tâche « la plus difficile de toutes et même sa solution est impossible » : « […] l'homme est un animal qui, lorsqu'il vit parmi d'autres membres de son espèce, a besoin d'un maître. Car il abuse à coup sûr de sa liberté à l'égard de ses semblables ; et quoique en tant que créature raisonnable il souhaite une loi qui pose les limites de la liberté de tous, son inclination animale égoïste l'entraîne cependant à faire exception pour lui-même quand il peut. Il lui faut donc un maître pour briser sa volonté particulière, et le forcer à obéir à une volonté universellement valable ; par là chacun peut être libre. Mais où prendra-t-il ce maître ? Nulle part ailleurs que dans l'espèce humaine. Or ce sera lui aussi un animal qui a besoin d'un maître. De quelque façon qu'il s'y prenne, on ne voit pas comment, pour établir la justice publique, il pourrait se trouver un chef qui soit lui-même juste, et cela qu'il le cherche dans une personne unique ou dans un groupe composé de personnes choisies à cet effet. Car chacune d'entre elles abusera toujours de sa liberté si elle n'a personne, au-dessus d'elle, qui exerce un pouvoir d'après les lois. Or ce chef doit être juste en lui-même et pourtant être un homme. Cette tâche est donc bien la plus difficile de toutes et même sa solution parfaite est impossible : dans un bois aussi courbe que celui dont est fait l'homme, on ne peut rien tailler de tout à fait droit.[79] » Ce pessimisme, ce sentiment de détresse, est encore plus accentué lorsque Kant réfléchi sur l'éducation : « L'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est que ce que l'éducation fait de lui. Il faut bien remarquer que l'homme n'est éduqué que par des hommes et par des hommes qui ont également été éduqués. C'est pourquoi le manque de discipline et d'instruction chez quelques hommes fait de ceux-ci de mauvais éducateurs pour leurs élèves. Si seulement un être d'une nature supérieure se chargeait de notre éducation, on verrait alors ce que l'on peut faire de l'homme. Mais comme l'éducation d'une part ne fait qu'apprendre certaines choses aux hommes et d'autre part ne fait que développer en eux certaines qualités,

[79] *Idée, Sixième proposition.*

il est impossible de savoir jusqu'où vont les dispositions naturelles de l'homme. Si du moins avec l'appui des grands de ce monde et en réunissant les forces de beaucoup d'hommes on faisait une expérience, cela nous donnerait déjà beaucoup de lumières pour savoir jusqu'où il est possible que l'homme s'avance. C'est une chose aussi triste pour un philanthrope, que digne de remarque pour un esprit spéculatif, de voir la plupart des grands ne jamais songer qu'à eux et ne jamais participer à l'importante expérience de l'éducation, de telle sorte que la nature fasse un pas de plus vers la perfection.[80] » Malgré cela, Kant voit dans le Christ l'éducateur au sens d'ʿAbdu'l-Bahá. Il faut se rappeler que Kant reçut une éducation piétiste, qu'il fut un sincère croyant et un fidèle chrétien (poursuivant cependant sa réflexion en obéissant au devoir qu'il s'imposa de questionner toute proposition philosophique et toute idée reçue). Pour lui, on l'a vu brièvement, tout repose sur la raison et sur la loi morale qui lui fait découvrir l'existence de Dieu ; dans le Christ il voit « la perfection morale totale », « l'archétype de l'intention morale dans toute sa pureté » : « Ce qui seul peut faire d'un monde l'objet du décret divin et la fin de la création, c'est l'humanité (l'essence raisonnable du monde en général) dans sa perfection morale totale, de laquelle, comme de sa condition supérieure, le bonheur est la conséquence immédiate dans la volonté de l'Être suprême. Cet homme, le seul agréable à Dieu "est en lui de toute éternité" ; l'Idée en émane de son être ; en ce sens, il n'est pas une chose créée, mais le fils unique de Dieu ; "le Verbe (le fiat) par lequel toutes les autres choses existent et sans lequel rien ne serait de ce qui a été fait"[81] (car c'est pour l'amour de lui, c'est-à-dire de l'être raisonnable dans le monde, comme on peut le penser d'après sa destination morale, que tout a été fait). "Il est le reflet de sa magnificence"[82]. "En lui Dieu a aimé le monde"[83] et ce n'est qu'en Lui, en adoptant ses intentions que nous pouvons espérer "devenir les

[80] *Éducation, Introduction.*
[81] Jean 1 : 1-3
[82] Hébreux 1 : 3
[83] Jean 3 : 16 ; Romains 5 : 8

enfants de Dieu"[84], etc. Nous élever à cet idéal de perfection morale c'est-à-dire à l'archétype de l'intention morale dans toute sa pureté, voilà le devoir général de l'humanité et cette Idée même qui nous est proposée comme modèle à atteindre par la raison, peut nous en donner la force. Or, précisément parce que nous n'en sommes pas les auteurs et qu'elle a pris place dans l'homme sans que nous comprenions comment la nature humaine a seulement pu être susceptible de l'accueillir, il vaut mieux dire que cet archétype est descendu du ciel vers nous, qu'il a revêtu l'humanité[85] » Ainsi, pour Kant, l'on comprend, le Christ incarne l'idéal de la « perfection morale totale » et donc la *manifestation divine* dont parle 'Abdu'l-Bahá.

Pour 'Abdu'l-Bahá, la venue des *éducateurs*, l'apparition des *manifestations sacrées*, obéit à des cycles, comparés de façon imagée aux cycles des saisons, qui marquent *le progrès, l'évolution et l'éducation* :

« Dans ce monde matériel, pour le temps, il y a les cycles, pour les contrées, il y a le retour des saisons, pour les âmes, il y a le progrès, l'évolution et l'éducation.

Parfois c'est le printemps, et parfois c'est l'automne : un moment, c'est le temps de l'été, et un autre, la saison de l'hiver.

Au printemps, les nuages envoient les pluies précieuses et les brises vivifiantes au parfum de musc ; l'air est absolument tempéré, la pluie tombe, le soleil brille, les vents fécondants poussent les nuages, le monde est renouvelé, et le souffle de vie se manifeste chez les plantes, les animaux et les hommes. Les créatures terrestres passent d'un état à un autre, toutes les choses revêtent une parure neuve, et la terre noire se couvre d'herbages ; les montagnes et les plaines mettent leur robe de verdures, les arbres montrent leurs feuilles et leurs fleurs, et dans les roseraies poussent les roses et les herbes odorantes. Le monde devient un autre monde, et l'univers suit le vivifiant progrès spirituel. La terre

[84] Jean 3 : 1

[85] *Religion, Deuxième partie, première section, a) Idée personnifiée du bon principe.*

était un corps sans âme : elle trouve un esprit nouveau et acquiert à l'infini la beauté, le charme et la fraîcheur. Ainsi, le printemps est une cause de vie nouvelle et donne un esprit nouveau.

Puis vient l'été, et la chaleur augmente ; la force de croissance atteint son apogée, La puissance vitale, dans le royaume végétal, atteint le degré de perfection, les fruits arrivent ; c'est le temps de la moisson. La graine est devenue l'épi, et la nourriture est mise de côté pour l'hiver.

Après cela vient l'automne troublé, où soufflent les vents desséchants et passent les brises stérilisantes ; c'est la saison des maladies, où toutes les choses se fanent et où l'air embaumé se corrompt : les brises printanières sont changées en vents d'orages, les arbres verts et fleuris se flétrissent et se dénudent, les fleurs et les herbes odorantes se dessèchent, et les jardins délicats deviennent des monceaux de poussière.

Enfin vient l'hiver, avec le froid et les orages ; il neige, il vente, il pleut, il tonne, il gèle, toutes les plantes meurent, et les animaux languissent et dépérissent.

Lorsqu'on est arrivé à ce point, alors un nouveau printemps vivifiant revient une seconde fois, et un cycle nouveau se forme. La saison nouvelle, avec sa pompe et sa magnificence, avec ses armées de fraîcheur et de douceur, plante sa tente sur les monts et les plaines. Une seconde fois, le temple des existences est renouvelé, la création des êtres est recommencée, les corps poussent et croissent, la plaine et le désert deviennent de vertes prairies, les arbres fleurissent, et le printemps de l'an dernier revient avec la majesté et la beauté les plus grandes. Tels sont, tels doivent être le cycle et la suite de la vie des créatures ; tels sont le cycle et l'évolution du monde matériel.

Il en est de même des cycles spirituels des prophètes. C'est-à-dire que le jour de l'apparition des manifestations sacrées, c'est le printemps spirituel, c'est la splendeur divine, la bonté céleste, le souffle de vie, l'éclat du Soleil de Vérité. Les esprits sont vivifiés, les cœurs sont rafraîchis et renouvelés, les âmes deviennent bonnes, la vie se met en mouvement, la réalité des hommes reçoit la bonne nouvelle et se met à progresser dans les degrés et les perfections. C'est le temps du progrès général et du

renouveau, car c'est le jour de la résurrection, le temps de l'exaltation et de l'effervescence, la saison de la félicité, de la joie et de l'extase. Ensuite le printemps vivifiant aboutît à l'été plein de fruits : la parole de Dieu est exaltée, la loi est promulguée, toutes les choses parviennent au degré de perfection, la table divine est dressée, les brises saintes embaument l'Orient et l'Occident, les enseignements divins conquièrent le monde, les âmes deviennent éduquées, de louables résultats sont obtenus et l'humanité est en progrès général. Les bienfaits célestes enveloppent le monde, et le Soleil de Vérité resplendit à l'horizon du royaume, avec la force et la chaleur les plus grandes.

Puis, lorsqu'il arrive au méridien, il se met à décliner et à descendre, et après l'été spirituel vient l'automne. La croissance et le développement s'arrêtent, les brises se changent en vents stérilisants, et la saison rigoureuse détruit la beauté et le charme des jardins, des plaines et des roseraies. C'est-à-dire qu'il ne reste plus d'attraction ni de bonne volonté ; les caractères divins sont changés, la lumière des cœurs est troublée, la spiritualité des âmes est modifiée, les vertus tournent en vices, la sainteté et la pureté disparaissent. Seul, le nom de la loi de Dieu demeure, avec la forme extérieure des enseignements divins ; les fondements de la religion de Dieu sont détruits et anéantis, des habitudes et des rites prennent naissance. Les divisions apparaissent, la fermeté se change en instabilité, les esprits meurent, les cœurs se fanent, les âmes languissent, l'hiver arrive. C'est-à-dire que le froid de l'ignorance enveloppe le monde et que les ténèbres des erreurs humaines prédominent. Alors viennent l'indifférence, la désobéissance, l'inconsidération, l'indolence, la bassesse, les instincts bestiaux, la froideur et l'insensibilité des pierres. C'est comme l'hiver, où le globe terrestre, privé de l'influence de la chaleur solaire, devient désolé et desséché. Lorsque le monde de l'intelligence et de la pensée est arrivé à cet état, c'est la mort continuelle et l'anéantissement éternel.

Mais lorsque l'hiver a accompli son œuvre, une seconde fois arrive le printemps spirituel, et un nouveau cycle apparaît : les brises spirituelles soufflent, l'aurore lumineuse se lève, la rosée divine tombe, les rayons

du Soleil de Vérité brillent, le monde des contingences trouve une vie nouvelle et revêt une parure merveilleuse. Tous les signes et tous les bienfaits du printemps passé réapparaissent une seconde fois, et peut-être en plus grand nombre, dans ce printemps nouveau !

Les cycles spirituels du Soleil de Vérité sont donc comme ceux du système solaire : ils sont continuellement en train d'évoluer et de se renouveler. Le Soleil de Vérité est comme l'astre des cieux, lequel a des orients et des levers nombreux ; un jour il se lève au signe du Cancer, une autre fois à celui de la Balance, une fois c'est au zodiaque du Verseau qu'il brille, un autre jour c'est du signe du Bélier qu'il diffuse ses rayons. Mais le soleil est un soleil unique et une seule réalité ; les gens qui savent aiment le soleil, et ne sont pas fascinés par ses levers et ses orients. Les gens de perception sont à la recherche de la vérité et non de ses lieux d'apparition et de ses sources ; aussi ils se prosternent devant le soleil, de quelque point du zodiaque et de quelque orient qu'il se lève ; ils recherchent la vérité auprès de tout être saint qui la manifeste. Ces gens-là parviennent toujours à la vérité, et ils ne sont jamais séparés par un voile du Soleil du monde divin. […]

[…] une fois, le Soleil de Vérité lança ses rayons du zodiaque d'Abraham ; puis il se leva au signe de Moïse et embrasa l'horizon ; après cela il se leva au signe du Christ avec la puissance, la chaleur et l'éclat les plus grands. Ceux qui recherchaient la vérité la virent dans chacun de ces endroits et l'adorèrent ; mais ceux qui étaient attachés à Abraham, le jour où elle brilla sur le Sinaï et illumina la réalité de Moïse, ceux-là devinrent aveugles. Ceux qui étaient attachés à Moïse devinrent également aveugles le jour où le Soleil de Vérité brilla divinement du point du Christ, avec l'éclat le plus grand.

Et ainsi de suite.

L'homme doit donc rechercher la vérité ; il la trouvera dans chacune des essences sacrées.[86] »

[86] *Leçons, XIV, Preuves spirituelles.*

L'homme doit donc rechercher la vérité dans chacune des essences sacrées ; il lui faut écouter et assimiler le message des manifestations divines de tous les temps, son esprit doit rester ouvert à toutes sans pourtant se laisser aveugler par les rayons passés du *Soleil de Vérité*, afin de s'émerveiller et se prosterner *devant le soleil, de quelque point du zodiaque et de quelque orient qu'il se lève*. Ce ravissement renouvelé, dit 'Abdu'l-Bahá, tient à la *loi fondamentale de Dieu* :

« […] La loi de Dieu comprend deux parties : l'une, fondamentale, est spirituelle ; c'est-à-dire a trait aux vertus spirituelles et aux qualités divines, et n'a ni changement ni modification : c'est le Saint des saints, qui est l'essence de la loi d'Adam, de Noé, de Moïse, du Christ, de Muhammad, du Bab et de Bahá'u'lláh ; elle dure et elle est établie dans tous les cycles prophétiques. Jamais elle ne sera abrogée, car c'est la vérité spirituelle, non matérielle : c'est la foi, le savoir, la certitude, la justice, la piété, la droiture, la confiance méritée, l'amour de Dieu, la bienveillance, la générosité pour les pauvres, la protection des opprimés, les dons aux malheureux, la main tendue à ceux qui sont tombés, la pureté, le détachement, l'humilité, la douceur, la patience, la constance. Ces qualités divines, ces commandements éternels ne seront jamais abrogés mais dureront et seront établis pour l'éternité. Ces vertus de l'humanité sont ravivées dans chacun des différents cycles ; car, à la fin de chaque cycle, la loi divine spirituelle, c'est-à-dire les vertus humaines, disparaît, et seule la forme subsiste. […]

La seconde partie de la loi de Dieu, qui a trait au monde matériel, et qui comprend le jeûne, la prière, les exercices du culte, le mariage, le divorce, l'abolition de l'esclavage, la poursuite des procès, les transactions, les amendes, les indemnités pour meurtre, violence, vol, blessures, cette partie de la loi de Dieu qui a trait aux choses matérielles, est modifiée et transformée dans chaque cycle prophétique, et peut être abrogée. Car il est certain que les choses politiques, les transactions, les indemnités, etc., doivent être modifiées et transformées suivant les exigences du temps.[87] »

[87] *Leçons, XI, Commentaire du chapitre XI des révélations de saint Jean.*

Chez Kant on ne trouve ni la notion de cycle ni celle de loi spirituelle de Dieu ; il identifie la volonté de Dieu dans la « pure législation morale » inscrite dans le cœur de l'homme ; c'est pour lui la condition de « toute religion en général » : « […] une volonté divine législatrice ordonne soit par des lois en elles-mêmes simplement statutaires, soit par des lois purement morales. A l'égard de celles-ci, chacun peut par lui-même grâce à sa raison propre, reconnaître la volonté de Dieu sur laquelle se fonde sa religion ; car à vrai dire, le concept de la divinité ne résulte que de la conscience de ces lois, et du besoin qu'a la raison d'admettre une puissance pouvant produire dans un monde tout l'effet possible, en harmonie avec la fin morale suprême. Le concept d'une volonté divine, déterminée suivant de simples lois purement morales, ne nous permet de concevoir qu'un seul Dieu et par suite qu'une religion, en elle-même purement morale. Mais si nous accueillons des lois statutaires de Dieu et si nous faisons consister la religion dans l'observance de celles-ci, nous ne pouvons les connaître par le moyen de notre simple raison, mais uniquement par une révélation qui, qu'elle soit donnée à chaque individu soit secrètement soit publiquement, pour être répandue parmi les hommes par la tradition ou par l'Écriture, serait une foi historique et non une foi rationnelle pure. Toutefois, on peut admettre également des lois divines statutaires (qui ne se font pas reconnaître comme telles par elles-mêmes en tant qu'obligatoires, mais seulement en tant que volonté divine révélée) ; néanmoins la pure législation morale, grâce à laquelle la volonté de Dieu est inscrite originairement en notre cœur n'est pas seulement la condition inéluctable de toute vraie religion en général, mais elle est également ce qui à vrai dire la constitue ; la religion statutaire ne pouvant renfermer que le moyen destiné à l'avancer et à la répandre. […] Il n'existe qu'une religion (vraie) ; mais il peut exister beaucoup de formes de croyances. On peut ajouter que dans les diverses Églises qui se séparent les unes des autres à cause de la diversité de leur genre de croyances, on peut néanmoins rencontrer

une seule et vraie religion.[88] » Mais, pour « rencontrer une seule et vraie religion », l'homme doit, on l'a vu, s'éduquer lui-même en usant de son libre arbitre pour obéir au devoir exigé par la loi morale et ainsi se rendre digne d'une assistance divine, si tant est qu'une telle assistance puisse se manifester : « Ce que l'homme est ou doit devenir moralement, bon ou mauvais, il faut qu'il le fasse ou l'ait fait par lui-même, l'un comme l'autre doit être l'effet de son libre arbitre ; ce ne pourrait sans cela lui être imputé et il ne pourrait par suite être ni bon ni mauvais moralement. Quand on dit : il a été créé bon, ce ne peut signifier autre chose que : il a été créé pour le bien, et que la disposition originaire de l'homme est bonne ; toutefois il ne s'en suit pas qu'il soit déjà bon, mais, suivant qu'il admet ou non dans sa maxime les motifs compris dans cette disposition (chose qui doit être entièrement laissée à son libre choix), c'est lui-même qui fait qu'il devienne bon ou mauvais. Supposé que, pour devenir bon ou meilleur une coopération surnaturelle soit aussi nécessaire, que celle-ci consiste seulement dans la réduction des obstacles ou qu'elle soit même aide positive, néanmoins l'homme doit auparavant se rendre digne de recevoir et accepter cette assistance (ce qui n'est pas peu) c'est-à-dire accueillir dans sa maxime l'accroissement positif de forces par lequel seulement il devient possible que le bien lui soit imputé et qu'il soit reconnu lui-même comme homme de bien.[89] » Mais alors, que doit-il faire pour en être digne ? Cet être, on l'a dit, acteur des pires atrocités et d'ignobles bassesses et de génocides, ne pourra devenir un « homme nouveau » que par une « nouvelle création » : « […] devenir un homme bon non seulement légalement, mais aussi moralement (agréable à Dieu) c'est-à-dire vertueux selon le caractère intelligible (virtus noumenon), en homme par conséquent qui, quand il a reconnu une chose comme étant son devoir n'a pas besoin d'un motif, autre que cette représentation du devoir même, c'est ce qui ne saurait résulter d'une réforme successive, tant que demeure impur le fondement des maximes, mais bien uniquement d'une révolution dans

[88] *Religion, Troisième partie, §V.*
[89] *Religion, Première partie. Remarque générale.*

l'intention de l'homme (c'est-à-dire un passage de celle-ci à la maxime de la sainteté) et il ne peut devenir un homme nouveau que par une espèce de régénération, en quelque sorte par une nouvelle création (Évangile selon St-Jean, III, 5 ; Cf. I, Moïse, 1, 2) et un changement de son cœur.[90] »

'Abdu'l-Bahá décrit les qualités, fort exigeantes, que l'homme doit avoir pour se rendre digne de recevoir et accepter l'assistance divine, c'est-à-dire pour accomplir ce « changement de cœur » :

« […] il s'agit maintenant de découvrir et de rechercher la vérité, d'expliquer la condition de l'homme assoiffé dont l'âme est brûlée du désir de l'eau de la vie, celle du poisson qui s'agite pour rentrer dans la mer, celle du malade qui cherche le médecin de vérité pour obtenir la guérison divine, celle de la caravane perdue qui cherche la véritable route, celle du bateau désemparé et égaré qui parvient au port de la délivrance, nous dirons que le chercheur doit être paré de certaines qualités. D'abord, il doit être juste et détaché de tout autre que Dieu ; son cœur doit être entièrement tourné vers l'horizon suprême, il doit être affranchi de l'ego et de toute passion, car ce sont des obstacles. De plus, il doit supporter toutes les calamités, vivre dans la pureté et la sainteté les plus parfaites, et être au-dessus de l'amour ou de la haine de tous les habitants du monde : car le poids de son amour pour un parti peut le priver de reconnaître les mérites d'un autre parti, et de même la haine pour un parti risque aussi de l'empêcher de découvrir ses mérites. Tel est l'état qui convient au chercheur. Le chercheur doit avoir ces caractéristiques et ces qualités ; autrement, il est impossible que le Soleil de Vérité arrive jusqu'à lui.[91] »

[90] *Ibid*

[91] *Leçons, X, Preuves et arguments traditionnels tirés du livre de Daniel.*

Ainsi, l'homme est *le représentant de Dieu, son messager*, car étant doué de raison, il est au sommet de la Création ; il contient tous les plans inférieurs, le minéral, le végétal et l'animal. C'est le versant animal qui est à la racine de son esprit *satanique* et c'est son esprit *divin* qui reconnaît sa situation *d'homme assoiffé dont l'âme est brûlée du désir de l'eau de la vie* ; c'est par cette reconnaissance, par cette « nouvelle création », qu'il est en mesure d'entendre la parole des manifestations divines, et ce faisant, de trouver la destination pour laquelle il a été créé. L'une des questions évoquées plus haut est donc clarifiée ; il en reste une autre à élucider maintenant, celle de connaître la *Réalité divine dans ses attributs*. Or, dit 'Abdu'l-Bahá, toutes les perfections, les bienfaits, les splendeurs, qui viennent de Dieu, sont visibles et évidents dans la réalité des *saintes manifestations* :

« Sachez que la réalité de la Divinité, la substance de l'Essence d'Unité, est pure sainteté et absolue sanctification, c'est-à-dire qu'elle est au-dessus et au-delà de toute louange. L'ensemble des attributs suprêmes du degré des choses existantes n'est, pour ce degré suprême, que pure imagination : c'est une chose invisible, inaccessible, incompréhensible, une essence absolument indescriptible ; car l'Essence divine contient les choses, et tous les êtres sont contenus. Et certes, le contenant est plus grand que le contenu, et le contenu ne peut comprendre le contenant ni en saisir la réalité. Les intelligences auront beau progresser et parvenir au plus haut degré de la compréhension, elles n'arriveront jamais plus loin qu'à voir les signes et les attributs de la Divinité dans le monde de la création, et non dans le monde de Dieu. En effet, l'essence et les attributs du Seigneur de l'Unité sont dans les hauteurs de la sainteté et, pour les intelligences et les compréhensions, il n'y a pas de chemin qui mène à ce degré suprême : "Le chemin est fermé, et la recherche est interdite"[92].

[92] Hadith célèbre.

Il est clair que l'intelligence humaine est une qualité de l'être humain, et que l'homme est un signe de Dieu ; comment la qualité d'un signe peut-elle comprendre celui qui fait naître le signe ? C'est-à-dire comment l'intelligence, qui est une qualité de l'homme, peut-elle parvenir à Dieu ? C'est pourquoi la réalité de la Divinité est cachée à toutes les compréhensions et voilée pour les intelligences de tous les hommes. Il est absolument impossible d'atteindre ce degré. Nous voyons que tout ce qui est inférieur est impuissant à comprendre la réalité de ce qui est supérieur. Ainsi la pierre, la terre, l'arbre auront beau s'élever, ils ne peuvent comprendre la réalité de l'homme ni imaginer les facultés visuelle, auditive, ou les autres sens, bien que tout cela soit des choses créées. Donc l'homme, qui est créé, comment pourrait-il parvenir à la réalité de la pure essence du Créateur ? Ce degré est inaccessible à l'intelligence : aucune explication ne permet de le concevoir ; et nul pouvoir n'en peut indiquer l'accès. Qu'est-ce qu'un grain de poussière peut avoir à faire avec le pur univers, et quel rapport y a-t-il entre l'intelligence limitée et le monde infini ? L'intelligence est impuissante à comprendre Dieu, et les âmes sont troublées s'il s'agit de l'expliquer. "Les yeux ne peuvent le voir, mais Lui, Il voit les yeux ; et Il est l'Omniscient, l'Informé"[93].

Par conséquent, toute mention et toute explication de ce plan d'existence sont forcément défectueuses, tout éloge et toute description sont insuffisants, toute conception est vaine, et tout approfondissement de la question est futile. Mais pour cette Essence des essences, cette Vérité des vérités, ce Mystère des mystères, il y a dans le monde de l'existence des reflets, des aurores, des apparitions, des resplendissements. Les levers de ces aurores, le lieu de ces reflets, le théâtre de ces apparitions sont les saints orients, les réalités universelles, et les existences divines, qui sont les vrais miroirs de la sainte Essence de Dieu. Toutes les perfections,

[93] Coran 6, 103

les bienfaits, les splendeurs, qui viennent de Dieu, sont visibles et évidents dans la réalité des saintes manifestations, comme le soleil, qui resplendit avec toutes ses perfections et ses bienfaits dans un miroir poli et clair. Si l'on dit que les miroirs sont les manifestations du soleil et les aurores de l'astre levant, cela ne signifie pas que le soleil soit descendu des hauteurs de sa sainteté, et qu'il se soit incorporé dans ce miroir ; ni que la vérité illimitée se soit bornée à ce lieu d'apparition. Dieu me pardonne ! C'est la théorie des partisans de l'anthropomorphisme. Non : toutes les qualités, les attributs, les descriptions se rapportent aux saintes manifestations ; c'est-à-dire que toutes les qualités, les descriptions, les noms, les attributs que nous mentionnons se rapportent à ces manifestations de Dieu ; et en vérité personne n'est parvenu jusqu'à la réalité de l'Essence de la Divinité pour pouvoir la décrire, l'expliquer, la louer ou la glorifier. Donc tout ce que l'homme sait, trouve, comprend, des noms, des attributs et des perfections, se rapporte à ces saintes manifestations. Il n'y a pas moyen de faire autrement : "Le chemin est fermé, la recherche est interdite !" […]

Donc, toutes ces qualités, ces noms, ces descriptions, ces éloges s'appliquent aux lieux d'apparition ; et tout ce que nous imaginons et supposons en dehors d'eux n'est que pure fantaisie, car nous n'avons pas de chemin qui mène à l'Invisible inaccessible. C'est pour cela qu'il est dit : "Tout ce que vous avez distingué par l'illusion de votre imagination dans vos subtiles images mentales n'est qu'une création comme vous-mêmes et se rapporte à vous."[94]

Il est clair que, si nous voulons imaginer la Réalité divine, cette imagination est contenue, et nous sommes le contenant ; et certes le contenant est plus grand que le contenu. Ce qui prouve évidemment que, si nous imaginons une réalité divine en dehors des saintes manifestations, c'est pure fantaisie ; car il n'y a pas de chemin vers la Réalité divine ; laquelle est interdite à notre imagination ; et ce qui vient à notre imagination est de la fantaisie. […]

[94] Hadith célèbre.

Sachez aussi que les attributs de perfection, les splendeurs de la bonté divine, les lumières de l'inspiration sont visibles et évidentes chez toutes les manifestations sacrées ; mais le glorieux Verbe de Dieu, le Christ et le Plus-Grand Nom, Bahá'u'lláh, sont des manifestations et des évidences qui dépassent l'imagination, car ils possédaient toutes les perfections des manifestations antérieures, et, en plus de cela, ils possédaient des perfections qui faisaient que les autres manifestations dépendaient d'eux. Ainsi, tous les prophètes d'Israël furent des lieux de révélation : le Christ aussi reçut la révélation ; mais quelle différence entre celle du Christ et l'inspiration d'Esaïe, de Jérémie, d'Elie ! […]

L'esprit de l'homme se manifeste et apparaît dans l'état de l'embryon, de même dans celui de l'enfance, et il éclate et resplendit d'une façon parfaite dans celui de l'âge mûr. L'esprit est un, mais dans l'état embryonnaire il lui manque l'ouïe, la vue ; tandis que, dans l'état de maturité et de perfection, il apparaît, resplendit et éclate au plus haut degré. De même, la graine commence par donner des feuilles et devient le lieu de manifestations de l'esprit de croissance ; et dans l'état de fruit, elle manifeste ce même esprit, c'est-à-dire la force végétale dans sa perfection dernière. Mais quelle différence entre la condition de la feuille et celle du fruit (car le fruit peut donner cent mille feuilles), bien que tous deux croissent et se développent par le même esprit végétal ! Considérez la différence entre les vertus et les perfections du Christ, les splendeurs et l'éclat de Bahá'u'lláh, et les vertus des prophètes d'Israël, comme Ezéchiel ou Samuel. Ils étaient tous des manifestations de la révélation, mais il y a entre eux une différence infinie ![95] »

Pour expliciter la différence entre le Christ ou Bahá'u'lláh et les autres prophètes d'Israël, 'Abdu'l-Bahá parle de *manifestations de la prophétie universelle* dont les autres prophètes sont des *disciples et des promoteurs* :

[95] *Leçons, XXXVII, La Divinité ne peut être connue que par l'intermédiaire des manifestations de Dieu.*

« D'une façon générale, il y a deux sortes de prophètes. Les uns sont des prophètes indépendants auxquels on obéit ; les autres ne sont pas indépendants, eux-mêmes sont des disciples. Les prophètes indépendants apportent une loi et fondent un cycle nouveau ; par leur apparition, le monde revêt une nouvelle robe d'honneur, et la religion reçoit de nouvelles fondations ; un livre nouveau est révélé ; et sans intermédiaire, ils manifestent la bonté de la Réalité divine elle-même. Leur spiritualité est une spiritualité essentielle comme celle du soleil qui est lumineux par lui-même, et dont la lumière est une nécessité essentielle qui ne lui vient pas d'un autre astre. Ces orients du matin de l'unité sont les sources de la bonté et les miroirs de l'Essence de Vérité.

Les autres prophètes sont des disciples et des promoteurs. Ils ne sont pas indépendants ; ce sont des branches qui manifestent la bonté des prophètes indépendants et ils reçoivent la lumière de direction du prophète universel, de même que la lune, non éclairante ni lumineuse par elle-même, reçoit la lumière du soleil.

Ces manifestations de la prophétie universelle qui sont apparues avec indépendance sont, par exemple, Abraham, Moïse, le Christ, Muhammad, le Bab, Bahá'u'lláh. Quant aux autres, qui sont eux-mêmes des disciples et des promoteurs, ils sont comme Salomon, David, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel. Car les prophètes indépendants étaient des fondateurs ; ils ont établi une nouvelle religion et ont donné aux âmes une vie nouvelle ; ils ont changé la mentalité générale, ils ont répandu des coutumes et des règles nouvelles, renouvelé le cycle et la religion. Leur apparition ressemble à celle du printemps qui revêt d'une nouvelle parure tous les êtres de la terre et leur donne une nouvelle vie.

Quant à la seconde sorte de prophètes, les disciples, ils répandent simplement la loi existante, font connaître la religion de Dieu et proclament sa parole. Ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils tirent le pouvoir et la force, mais ils les reçoivent des prophètes indépendants.[96] »

[96] *Leçons, XLIII, Les deux sortes de prophètes.*

D'autre part, 'Abdu'l-Bahá explique ce qu'il appelle la sainte réalité du Christ et de Bahá'u'lláh, à savoir le *troisième état* propre aux manifestations sacrées, au-delà des deux *états* communs aux êtres humains en général :

« Sachez que, bien qu'elles aient les conditions des perfections infinies, cependant les manifestations sacrées, d'une façon générale, ont trois états différents. Premièrement, l'état physique, deuxièmement, l'état humain ou état de l'âme douée de raison, troisièmement, l'état d'apparition divine et de splendeur céleste.

L'état physique est contingent car c'est la composition des éléments ; et nécessairement chaque composition est soumise à la décomposition, inévitablement.

Le second état est celui de l'âme douée de raison, qui est la réalité de l'homme. Celui-ci aussi est contingent et, à ce point de vue, les manifestations sacrées partagent le sort de toute l'humanité. […]

Le troisième état est celui de l'apparition divine et de la splendeur céleste ; c'est le Verbe de Dieu, la bonté éternelle, le Saint-Esprit. Cet état n'a ni commencement ni fin, car ces choses appartiennent au monde des contingences et non au monde divin. Pour Dieu, le commencement est la même chose que la fin, et la fin la même chose que le commencement. Ainsi, la division en jours, en semaines, en mois, en années, hier, aujourd'hui, tout cela appartient à la terre ; mais dans le soleil, on ne le connaît pas : il n'y a ni hier ni aujourd'hui, ni demain, ni mois, ni années. Tout est égal. De même, le Verbe de Dieu est affranchi de toutes ces conditions et il est exempt des comptes, des limites et des lois du monde contingent.

Donc, la réalité d'un prophète, qui est le Verbe de Dieu et l'apparition de la perfection, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Son lever, comme celui du soleil, est tout autre. Par exemple, son aurore, dans le signe du Christ, eut lieu avec la splendeur et l'éclat les plus grands : et elle est éternelle et immortelle. Voyez combien de rois conquérants sont venus, combien de vizirs et d'émirs, puissants organisateurs; tous ont

disparu; tandis que les brises du Christ soufflent comme toujours, que ses lumières brillent encore, que sa mélodie résonne encore, que son étendard est toujours élevé, que ses armées combattent toujours, que sa voix divine est toujours mélodieuse, que ses nuages répandent les pluies bienfaisantes, que ses éclairs scintillent, que son éclat est brillant et lumineux et que sa splendeur est éclatante et radieuse! Il en est de même de ceux qui sont sous son ombre et brillent de sa lumière.

Il est donc clair que les manifestations possèdent trois états : l'état physique, l'état de l'âme douée de raison et l'état d'apparition divine et de splendeur céleste. L'état corporel, certes, est appelé à se décomposer. Quant à l'état de l'âme douée de raison, bien qu'il commence, il ne finit pas : il est doué de vie éternelle. Mais la sainte réalité que le Christ désigne en disant : "Le Père est dans le Fils"[97], n'a ni commencement ni fin. Lorsqu'on parle de commencement, il s'agit de l'état où les manifestations se révèlent et, symboliquement, on compare le silence au sommeil. Un homme est endormi, puis, lorsqu'il se met à parler, c'est comme s'il se réveillait. Cet homme endormi, une fois réveillé, est toujours le même individu. Il n'y a aucune différence dans son état, son élévation, sa gloire, sa réalité, sa nature. L'état du silence se compare au sommeil, et celui de la manifestation au réveil. L'homme qui dort ou qui veille est le même : le sommeil est un de ses états et la veille en est un autre. On compare la période du silence au sommeil, et la manifestation et la direction à la veille.

Dans l'Evangile, il est écrit : "Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu."[98] Il est donc clair et évident que le Christ n'est pas parvenu à l'état de Messie et à ses perfections seulement au moment de l'ablution du baptême, quand le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, est descendu sur lui. Non, le Verbe de Dieu, de toute éternité, a été et sera dans les sublimités de la sanctification.[99] »

---

[97] Jean 1 : 18
[98] Jean 1 : 1
[99] *Leçons, XXXVIII, Les trois états des manifestations de Dieu.*

Ces *sublimités de la sanctification, ce pouvoir surnaturel* par lequel *les manifestations universelles de Dieu* tiennent le *rang d'éducateurs divins*, leur permettent, d'après 'Abdu'l-Bahá, de connaître la *réalité secrète des choses* et ainsi d'établir les lois *adaptées à l'état de l'humanité* afin d'apprendre aux hommes, comme il a été dit plus haut, *à organiser et à diriger les affaires matérielles et à élaborer un ordre social, pour que règnent dans l'existence coopération et aide mutuelle, et établir les bases de l'éducation humaine* :

« Il y a deux sortes de savoir : le savoir qu'on tire de soi, et le savoir qu'on tire du monde extérieur, c'est-à-dire le savoir d'intuition et le savoir de perception. La connaissance que, généralement, les hommes ont de toutes choses, est le résultat de la réflexion ou de l'expérience ; c'est-à-dire que, ou bien par l'intelligence on imagine une chose, ou bien, l'ayant vue, une image s'en forme dans le miroir de l'âme. Le cercle de ce savoir est extrêmement limité car il dépend de l'effort et de l'étude.

Mais la seconde sorte de savoir, qui est celui qu'on tire de soi, le savoir d'intuition, est comme la connaissance et la conscience que l'homme a de lui-même. Par exemple, l'intelligence de l'homme et l'esprit de l'homme ont conscience des différentes conditions et façons d'être des membres et des parties composantes de son corps, et sont au courant de toutes les sensations physiques ; en même temps, ils connaissent leurs forces, leurs sensations et leurs conditions spirituelles. C'est par le savoir tiré de soi que l'homme réalise et comprend les choses ; car l'esprit enveloppe le corps et connaît ses sensations et ses forces. Ce savoir ne dépend pas de l'effort et de l'étude ; c'est une chose qui existe, une pure faveur.

Comme les saintes réalités, les manifestations universelles de Dieu enveloppent l'essence et les qualités des créatures, contiennent et dépassent les réalités existantes et comprennent toutes choses, leur savoir est le savoir divin et non pas un savoir acquis. C'est une sainte bénédiction et une faculté divine. Nous citerons un exemple spécial pour l'intelligence de cette question. L'homme est l'être le plus noble de

la terre ; il comprend les règnes animal, végétal, minéral ; c'est-à-dire que ces conditions sont contenues en lui, de façon qu'il est le possesseur de ces états ; il connaît leurs mystères et les secrets de leur existence. C'est un exemple, non une analogie.

Bref, les manifestations universelles de Dieu sont au courant de la réalité secrète des choses ; aussi établissent-elles des lois convenables et adaptées à l'état de l'humanité ; car la religion est le lien essentiel dépendant de la réalité des choses. La manifestation, c'est-à-dire le saint législateur, si elle n'était pas informée de la réalité des créatures, ne comprendrait pas le lien essentiel qui en dépend ; elle ne serait pas capable d'établir une religion conforme aux choses et qui convienne aux conditions de l'existence. […]

La religion est donc le lien nécessaire qui dépend de la réalité des choses ; et comme les manifestations universelles de Dieu sont au courant des mystères des créatures, elles connaissent ce lien essentiel, et elles établissent cette loi de Dieu.[100] »

L'homme, s'il devient *juste et détaché de tout autre que Dieu*, s'il est *affranchi de l'ego* et s'il vit *au-dessus de l'amour ou de la haine*, dans l*a pureté et la sainteté*, il sera en mesure de reconnaître dans les *manifestations universelles de Dieu* les attributs du *Soleil de Vérité*, car ces manifestations possèdent de tout temps un savoir qui comprend *la réalité secrète des choses* ; il pourra alors exister dans *le cycle de Bahá'u'lláh* :

« Ainsi, dans ce cycle merveilleux, la terre sera transformée, et l'humanité paraîtra dans le calme et l'éclat les plus grands. Les litiges, les disputes, les meurtres seront remplacés par la paix, la sincérité, la réconciliation ; parmi les tribus, les peuples, les races et les nations,

[100] *Leçons, XL, Le savoir des manifestations de Dieu.*

l'amour et l'amitié vont apparaître ; la coopération et la concorde seront établies, et enfin la guerre sera entièrement supprimée. Lorsque les commandements du Livre Très-Saint[101] seront en vigueur, les litiges et les querelles trouveront une sentence de justice absolue devant un tribunal général des nations et des peuples, et les difficultés nouvelles seront solutionnées. Les cinq parties du monde n'en formeront plus qu'une, et les différentes nations en deviendront une seule : la surface de la terre deviendra une patrie unique, l'humanité une seule tribu. Les relations entre les contrées, le mélange, l'union, l'affection des peuples et des tribus, arriveront à un tel degré que toute l'humanité sera comme une seule famille, et une seule progéniture. La lumière de l'amour céleste brillera, les ténèbres de la haine et de l'inimitié disparaîtront du monde contingent. La paix universelle plantera sa tente au centre du monde, et le saint arbre de vie[102] poussera et croîtra, à tel point qu'il étendra son ombre sur l'Orient et l'Occident. Les forts et les faibles, les riches et les pauvres, les tribus adverses et les nations hostiles qui sont comme le loup et l'agneau, comme le léopard et le chevreau, comme le lion et le veau, agiront les uns envers les autres avec l'amour, l'union, la justice, l'équité les plus complets[103]. Le monde sera rempli par la science, le savoir, par la compréhension des mystères des créatures et par la connaissance de Dieu.

---

[101] Le « Livre Très-Saint » est le Kitab-i-Aqdas, voir la note 14 de bas de page.

[102] Esaïe 11 : 1 Puis un rameau sortira du tronc d'Isaï, Et un rejeton naîtra de ses racines. 2 L'Esprit de l'Eternel reposera sur lui : Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel. 3 Il respirera la crainte de l'Eternel ; Il ne jugera point sur l'apparence, Il ne prononcera point sur un ouï-dire. 4 Mais il jugera les pauvres avec équité, Et il prononcera avec droiture sur les malheureux de la terre ; Il frappera la terre de sa parole comme d'une verge, Et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. 5 La justice sera la ceinture de ses flancs, Et la fidélité la ceinture de ses reins.

[103] Esaïe 11 : 6 Le loup habitera avec l'agneau, Et la panthère se couchera avec le chevreau ; Le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble, Et un petit enfant les conduira. 7 La vache et l'ourse auront un même pâturage, Leurs petits un même gîte ; Et le lion, comme le bœuf, mangera de la paille. 8 Le nourrisson s'ébattra sur l'antre de la vipère, Et l'enfant sevré mettra sa main dans la caverne du basilic.

Remarquez aujourd'hui dans ce siècle sublime, qui est le cycle de Bahá'u'lláh, combien les sciences et les connaissances ont fait de progrès, combien de mystères des créatures ont été découverts, combien d'inventions sublimes ont vu le jour ; et leur nombre augmente tout le temps ! Bientôt la science et les connaissances de la matière, comme la science de l'esprit, feront de tels progrès et de tels miracles que ceux qui les verront en seront stupéfaits. Alors, la signification du verset d'Esaïe : "la terre sera remplie de la connaissance de Dieu"[104] deviendra complètement évidente.

De même, considérez que, dans le peu de temps qui s'est écoulé depuis la manifestation de Bahá'u'lláh, il est venu à l'ombre de cette cause des gens de toutes les nations, de toutes les races et de toutes les tribus : chrétiens, juifs, zoroastriens, hindous, bouddhistes, persans, tous, avec l'amitié et l'amour les plus grands, s'associent les uns avec les autres. On dirait que ces gens se fréquentent, eux et les leurs, depuis mille ans ; car ils sont comme père et fils, mère et fille, sœur et frère. Telle est l'une des significations de l'amitié du loup et de l'agneau, du léopard et du chevreau, du lion et du veau.

Un des grands événements qui doit arriver au Jour de la Manifestation de cette Branche incomparable (Bahá'u'lláh) est le déploiement de l'Etendard de Dieu parmi toutes les nations. C'est-à-dire que toutes les nations et tribus seront rassemblées à l'ombre de cette divine Bannière qui n'est autre que la Branche seigneuriale elle-même, et elles deviendront une seule nation. L'antagonisme religieux et sectaire, l'hostilité des races et des peuples, les différends entre les nations seront éliminés. Tous les hommes adhéreront à une seule religion, ils auront une Foi commune, seront mêlés en une seule race et ne feront plus qu'un seul peuple. Tous habiteront une seule patrie, la planète elle-même. La

[104] Esaïe 11 : 9 Il ne se fera ni tort ni dommage Sur toute ma montagne sainte ; Car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, Comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent.

paix et la concorde universelle entre toutes les nations se réaliseront, et ce rameau incomparable rassemblera tout Israël : c'est-à-dire qu'en ce temps Israël sera rassemblé en Terre sainte, et les juifs, disséminés à l'est et à l'ouest, au sud et au nord, se réuniront.

Maintenant, voyez que ces événements n'ont pas eu lieu au temps du Christ, car les peuples ne s'étaient pas rangés sous le drapeau unique de ce rameau divin ; tandis que, dans ce cycle du Seigneur des armées, toutes les races et tous les peuples entrent à l'ombre de ce drapeau.[105] »

[105] *Leçons, XII, Commentaire du chapitre XI d'Esaïe.*

Ouvrages cités et abréviations :

'Abdu'l-Bahá

Leçons : *Les leçons de Saint-Jean-d'Acre*, recueillies par Laura Clifford Barney et traduites du persan par Hippolyte Dreyfus, Presses Universitaires de France, 1984, Paris.

Anselme de Cantorbéry (saint Anselme)

Proslogion : *Proslogion ou Allocution sur l'existence de Dieu*, traduction de H. Bouchitté, Librairie d'Amyot, Editeur, Paris, 1842.

Thomas d'Aquin (saint Thomas)

Somme : *Somme Théologique*, traduction A. D. Sertllanges O.P., Edition du Cerfs, Desclée, & Cie, Paris, Tournai, Rome, 1958.

Augustin d'Hippone (saint Augustin)

Sermon 43 : *Œuvres Complètes*, tome VI, traduction sous la direction de M. Jean Joseph François Poujoulat et de M. l'abbé Jean- Baptiste Raulx, Bar-le-Duc, 1864-1872.

Emmanuel Kant

CRPure I : *Critique de la Raison Pure*, tome I, traduction J. Barni, Librairie Joseph Gibert, Paris, 1942.

CRPure II : *Critique de la Raison Pure*, tome II, traduction J. Barni, Librairie Joseph Gibert, Paris, 1942.

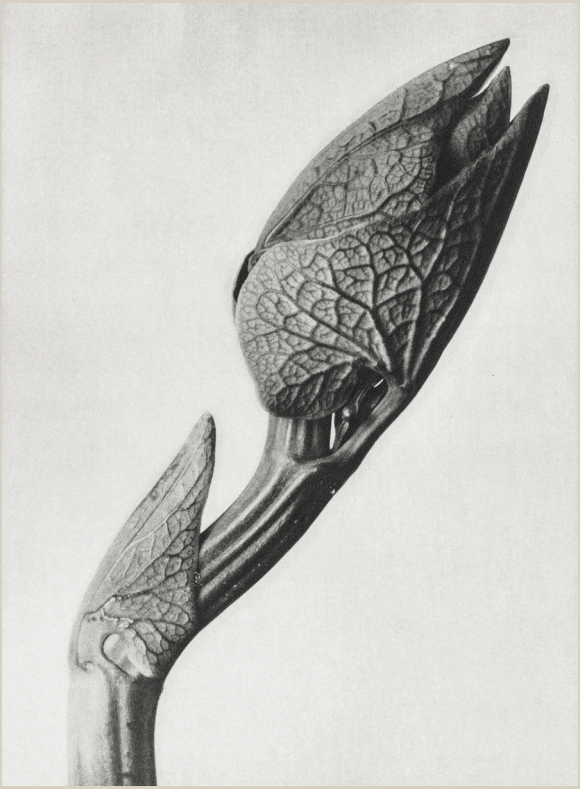
CRPratique : *Critique de la Raison* Pratique, traduction J. Gibelin, Librairie J. Vrin, Paris, 1965.

Religion : *Religion dans les limites de la simple raison*, traduction J. Gibelin, introduction et révision Monique Naar, Librairie J. Vrin, Paris, 2016.

Histoire : *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolite*, traduction Jean-Michel Muglioni, Bordas, Paris, 1988.

Education *: Réflexions sur l'éducation*, traduction A. Philonenko, Librairie philosophique Vrin, Paris, 1967.

NB Les citations de la Bible en notes de bas de page ont été prises dans la traduction de Louis Segond, La Maison de la Bible, Paris, 1932.



« Avoir la vie éternelle, c'est recevoir les bienfaits du Saint-Esprit, comme la fleur reçoit les bienfaits de la saison, de la brise, des souffles du printemps. »

'Abdu'l-Bahá, *Leçons, LXVII La vie éternelle et l'entrée dans le royaume de Dieu.*

Black and white Centaurea Ruthenica
(Centaurea Ruthenica)

Acer Rufinerve
(Acer rufinerve)

Chrysanthemum parthenium
(Grande Camomille)

Acanthus mollis
(Acanthe molle)

Adiantum pedatum
(Adiante du Canada)

Cirsium Canum
(Cirse cendré)

Aconitum Anthora
(Aconit anthore)

Aristolochia clematitis
(Aristoloche clématite)

Vaccinium Corymbosum
(Myrtille arbustive)

Saxifraga Willkommniana
(Saxifrage de Willkomm)

« Urformen der Kunst » (1928) par Karl Blossfeldt.
Original du Rijksmuseum, Amsterdam.

éditions FAdS

Composition : Steiner Graphics